

DISSERTATION MÉDICO-PRATIQUE,

SUR L'USAGE DES RAFRAICHISSANS ET DES ÉCHAUFFANS

DANS LES FIEVRES EXANTHÉMATIQUES.

Par M. CARRÈRE, Professeur Royal Émérite en Médecine, Médecin du Garde-Meuble de la Couronne, Censeur Royal, des Académies des Curieux de la Nature, de Montpellier & de Toulouse, ci-devant Directeur du Cabinet d'Histoire Naturelle de l'Université de Perpignan, ancien Inspecteur-Général des Eaux minérales de la Province du Roussillon & du Comté de Foix.



A Amsterdam, & se trouve à PARIS;

Chez P. GUILL. CAVELIER, Libraire, au bas de la rue S. Jacques, au Lys d'or.

M. DCC. LXXVIII.


Wellcome



AVANT-PROPOS.

LA queſtion que *la Société Royale de Médecine* a propoſée pour le ſujet de ſon premier Prix (1), a donné lieu à cette Diſſertation. J'ai voulu traiter la même matiere ; mais j'ai cru ne devoir publier mon travail, qu'après la proclamation du Prix. Cette proclamation a été faite le 28 Janvier 1778 ; je m'empreſſe actuellement de faire paroître ma Diſſertation. Il y a apparence qu'on publiera auſſi celle qui a été couronnée ; je ne la connois pas encore ; mais elle ren-

» (1) *Déterminer, dans les fievres exanthéma-*
» *tiques, quelles ſont les circonſtances dans leſ-*
» *quelles le régime rafraîchiſſant eſt préférable à*
» *celui qui eſt échauffant, & celles où il faut*
» *employer une méthode contraire* ».

ferme ſans doute des vues nouvelles & intéreſſantes ; elle eſt peut-être ſupérieure à celle que je donne au Public. Je me détermine cependant à publier mon travail, perſuadé que le concours de différens écrits ſur une matiere auſſi intéreſſante, ne peut que contribuer aux progrès de l'Art & à la conſervation de nos ſemblables.

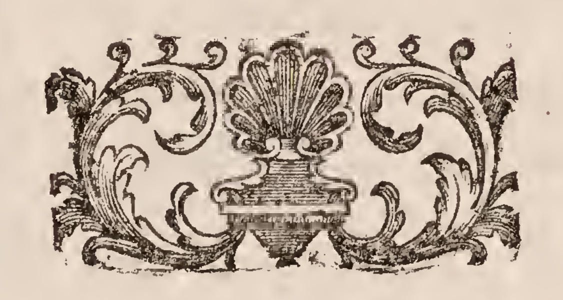
J'ai traité la Queſtion, comme ſi je m'étois propoſé de concourir au Prix ; je l'ai réduite aux bornes qu'on ſe preſcrit ordinairement dans les concours académiques. *La Société Royale de Médecine* avoit exigé, dans ſon programme, qu'on s'attachât peu à la théorie, & qu'on s'appuyât principalement ſur l'expérience ; auſſi n'ai-je mis, dans cette Diſſertation, que la théorie qui étoit abſolument néceſſaire ; je me ſuis beaucoup étendu, au contraire, ſur la pratique, & me ſuis attaché principalement à réunir un certain nombre d'obſervations relatives

à chacune des eſpeces des fievres exanthématiques.

Je n'ai pas cru devoir m'attacher à combattre, par des raiſons particulieres, les ſyſtêmes trop généraux de ceux qui veulent abſolument preſcrire, dans tous les cas, ou les échauffans, ou les rafraîchiſſans; cette diſcuſſion m'a paru déplacée; elle auroit pu avoir une *apparence de ſyſtême*, & la Société de Médecine avoit exigé qu'on la bannît abſolument des écrits qu'on lui enverroit. Occupé d'un objet plus eſſentiel, je me ſuis borné aux faits, que j'ai fondés ſur l'expérience, & prouvés par l'obſervation; celles-ci doivent être notre guide; elles démontrent l'évidence & la réalité des préceptes auxquels elles ſervent de baſe; tandis que le raiſonnement, quelquefois captieux, ſéduit ſouvent l'eſprit, enveloppe la vérité, & induit en erreur.

Je me flatte que la Société de Méde-

cine me verra ſans peine vouloir courir la même carriere que ceux qui ont concouru au Prix ; j'ai les mêmes vues que celles qu'elle s'eſt propoſées , c'eſt-à-dire , de concourir au bien de l'humanité.



OUVRAGES

Cités dans cette Diſſertation.

ALPHANUS (Fr.) *Opus de peſte, febre peſtilentiali & febre malignâ, necnon de variolis & morbillis.* Neapoli, 1577 *in*-4.

AMATUS LUSITANUS, *curationum medicinalium centuriæ ſeptem.* Barcinonæ, 1628 *in-fol.*

ASSEMBLÉE PUBLIQUE *de la Société Royale des Sciences de Montpellier, du 2 Mars* 1776. Montpellier, 1776 *in*-4.

BACKER, *an inquiry into the merits of a method of inoculating the ſmall pox, &c.* Londres, 1766 *in*-8.

BOERHAAVE (Herman), *Inſtitutiones medicæ.* Pariſiis, 1722 *in*-12.

— *Aphoriſmi de cognoſcendis & curandis morbis.* Pariſ. 1728 *in*-12.

BOISSIEU, *Mémoire ſur les méthodes rafraîchiſſante & échauffante.* Dijon, 1772 *in*-8.

DONCKERS (Laur.), *Idea febris pete-*

chialis, ſive, tractatus de morbo puncticulari. Lugd. Batav. 1686 *in*-12.

Forestus, *Obſervationum & curationum medicinalium & chirurgicarum opera omnia.* Rothomagi, 1653 *in-fol.* 4 vol.

Gourraigne (Hugo), *Tractatus de febribus.* Monſpelii, 1730. *in*-12.

Hippocratis, } *Opera.* Lutetiæ-Pariſ.
Galeni, } à 1639 ad 1680 *in-fol.*

Haen (Antonius de), *Ratio medendi, &c.* Pariſiis, à 1761 ad 1774. *in*-12. 9 vol.

Hecquet (Philippus), *Médecine, Chirurgie & Pharmacie des pauvres.* Paris, 1742 *in*-12, 3 vol.

Histoire *de l'Académie Royale des Sciences de Paris.* Années 1711 & 1737. *in*-4.

Hoffmann (Fridericus), *Opera omnia.* Genevæ, 1748 *in-fol.* 8 vol.

Journal *de Médecine.* Année 1756 *in*-8, 2 vol.

Le Pecq de la Cloture, *Obſervations ſur les maladies épidémiques.* Second volume ſous preſſe. Rouen, *in*-4.

Lieutaud (Joſeph.) *Synopſis univerſæ praxeos medicæ.* Amſt. 1765 *in*-4, 2 v.

LORRY (Anna-Carolus), *Tractatus de morbis cutaneis.* Parisiis, 1777 *in*-4.

MÉAD (Richardus), *Opera.* Parisiis, 1751 *in*-8.

METTRIE (J. de la), *Traité de la petite-vérole.* Parisʃ. 1740 *in*-12.

— *Observations de Médecine.* Paris, 1743 *in*-12.

PASCHAL (Michaël-Joannes), *Methodus curandi, cum scholiis* PEREDÆ. Lugduni, 1664. *in*-8.

PEREDA (Petrus-Paulus), *Scholia in methodum curandi* PASCHALII. Lugd. 1664. *in*-8.

QUARIN (Josephus), *Methodus medendarum febrium.* Vindobonæ, 1772 *in*-8.

RHAZÈS, *De variolis & morbillis commentarius*; de la traduction de MÉAD, & imprimé avec les Œuvres de ce Médecin, *édit. de Paris*, 1751, *in*-8.

RIVIERE (Lazarus) *Praxis medica cum theoriâ.* Lugduni, 1671 *in-fol.*

SAUVAGES (Franc. Boissier de) *Nosologia methodica* Lugd. 1763, 5 v. *in*-8.

SWIETEN (Gerardus Van-), *Comment. in Hermanni Boerhaave Aphorismos de cognoscendis & curandis morbis.* Parisiis, à 1746 ad 1773 *in*-4, 5 vol.

SYDENHAM (Thomas), *Opuscula universalia.* Lipsiæ, 1711 *in*-8.
TAUVRY (Daniel), *Pratique des maladies aiguës.* Paris, 1713 *in*-12, 2 vol.
TISSOT, *Avis au Peuple sur sa santé.* Lyon, 1765 *in*-12. 2 vol.
WILLIS (Thomas), *Tractatus de febribus*, dans la Collection de ses Œuvres, édition de Lyon, 1676 *in*-4.





DISSERTATION

MÉDICO-PRATIQUE,

Sur l'usage des Rafraîchissans & des Échauffans dans les Fievres Exanthématiques.

Les fievres exanthématiques seroient ordinairement peu dangereuses par elles-mêmes, si elles étoient livrées à la seule action de la Nature ; mais elles deviennent souvent meurtrieres par l'effet d'un traitement propre à borner & à arrêter le concours salutaire de cette même Nature. Ce mauvais traitement est une suite du préjugé qui regne assez généralement parmi le peuple, & qui est entretenu par une foule de Médicastres, répandus dans les Villes & dans les Campagnes.

C'eft fans doute la vue d'une foule de victimes facrifiées au préjugé, & moiffonnées fouvent à la fleur de leur âge, qui a déterminé la Société de Médecine à s'occuper d'un objet auffi effentiel à l'humanité, & à propofer aux Praticiens des recherches fur la maniere la plus convenable de traiter ces maladies. Le choix & l'ufage qu'il faut faire des Rafraîchiffans & des Echauffans paroiffant avoir jufqu'ici partagé ceux qui ont été chargés de diriger le traitement de ces fievres, elle s'eft bornée à cet objet, & a propofé une Queftion qui lui eft relative.

Il s'agit de déterminer lequel des deux régimes, du Rafraîchiffant, ou de l'Echauffant, eft le plus convenable dans le traitement des fievres exanthématiques, fi le même régime doit avoir lieu dans tous les cas, ou bien indiquer quels font ceux où il faut donner la préférence aux uns ou aux autres.

L'examen de cette Queftion exige des préliminaires, fans lefquels on ne pourroit établir des principes certains J'examinerai d'abord la nature, les efpeces & la marche des fievres exanthématiques; je m'occuperai enfuite de la nature & de

l'action des Rafraîchissans & des Echauffans ; je passerai enfin à la Question proposée ; je déterminerai l'usage qu'il faut faire des uns & des autres dans les fievres exanthématiques ; j'indiquerai les avantages ou les inconvéniens qui peuvent en résulter ; je fixerai les cas où il faut les employer. J'établirai, à cet égard, des principes, que je tâcherai de prouver par la raison, par l'autorité des Praticiens, & par l'observation.

Je ne donne pas ces principes comme nouveaux ; ils se trouvent consacrés dans les écrits des plus fameux Praticiens de tous les siecles ; je ne cherche qu'à les développer & à les mettre dans tout leur jour. Je les ai puisés dans les livres des Maîtres de l'Art ; je les ai cru analogues au génie de la maladie & au vœu de la nature ; une pratique heureuse m'en a démontré l'efficacité : cela me suffit pour les mettre sous les yeux du Public. Heureux, s'ils peuvent concourir à corriger un préjugé destructeur de l'humanité !



EXAMEN *succinct des Fievres exanthématiques.*

IL est assez difficile de pouvoir déterminer bien précisément ce que nous devons entendre par *exantheme.* Ce mot ne signifie, à la lettre, qu'une éruption superficielle à la peau ; on ne devroit donc rapporter dans la classe des *maladies exanthématiques*, que celles qui sont accompagnées d'une éruption qui s'éleve à peine au-dessus de la surface de la peau ; c'est-à-dire, de taches qui n'ont point d'élévation bien sensible. Cependant les Praticiens donnent généralement ce nom, non-seulement à des taches pareilles, mais même à plusieurs sortes d'éruptions relevées. Je les considérerai sous le même point de-vue, avec d'autant plus de raison, que la Question proposée paroît s'étendre jusqu'à une maladie dont l'éruption n'est jamais superficielle, mais qui est accompagnée, au contraire, de pustules, élevées sensiblement sur la surface de la peau : je veux parler de la petite-vérole.

J'appellerai donc *Fievre exanthématique*, toute fievre qui eſt accompagnée ou ſuivie d'une éruption à la peau, ſoit que cette éruption ſoit ſuperficielle, ſoit qu'elle ait une élévation ſenſible. Telles ſont les ſuivantes.

I. La Fievre érésipélateuse, qui eſt accompagnée de la rougeur ou inflammation éréſipélateuſe de quelque partie du corps; l'éruption, qui accompagne ou ſuit cette fievre, eſt fixée à une ou à quelques parties, & ne s'étend point dans le reſte du corps; le plus ſouvent elle occupe le viſage.

II. La Fievre rouge, connue ordinairement ſous le nom de *ſcarlatine*, qui ſe termine par une éruption de taches petites, inégales, fort rouges, accompagnées de démangeaiſon, & qui diſparoiſſent après deux ou trois jours. Elle tient de la nature de la *fievre éréſipélateuſe*, à la différence que l'éruption, dont elle eſt ſuivie, ſe répand dans toutes les parties du corps, tandis que celle qui ſurvient à la *fievre éréſipélateuſe*, eſt bornée à une ſeule partie, ou s'étend tout au plus juſqu'à quelques-unes des parties voiſines.

III. La Fievre miliaire, qui est suivie d'une éruption, par tout le corps, d'un nombre infini de petits boutons, semblables à des grains de millet, élevés sur la peau, comme dans les échauboulures, ordinairement rouges, & quelquefois blancs. Cette maladie, qui n'avoit paru attaquer d'abord que les femmes en couche, s'est communiquée ensuite à tous les individus, quoique cependant les femmes en couche y soient encore les plus sujettes.

IV. La Fievre Pétéchiale, qui est accompagnée de taches sur la peau, tantôt rouges ou purpurines, tantôt livides ou noirâtres, tantôt blanchâtres, sans élévation, semblables à des morsures de puces. On l'appelle encore *fievre puncticulaire*, *fievre péticulaire*. On lui donne le nom de *fievre lenticulaire*, lorsque les taches sont plus larges; en France, elle est appellée communément *fievre pourprée*, & on la distingue en *rouge* & en *blanche*; les Espagnols la connoissent sous le nom de *tabardillo*; on lui donne celui de *febris urticata*, lorsque les taches sont d'une étendue différente, répandues inégalement dans diverses

diverſes parties, & repréſentent les traces que l'urtication ou les coups de fouet laiſſent ſur la peau.

Il faut convenir cependant que nous n'avons préciſément aucune maladie qui ſoit eſſentiellement accompagnée de pétéchies, & qui, par conſéquent, mérite le nom de *fievre pétéchiale*. L'éruption de ces taches n'eſt jamais qu'un ſymptôme qui ſurvient à d'autres maladies; c'eſt principalement dans les fievres malignes qu'on a lieu de l'obſerver, quoiqu'on l'apperçoive quelquefois dans d'autres maladies, comme, 1°. dans les fievres peſtilentielles, telles que celle dont il eſt fait mention par *Galien* (*a*), & celle qui regna à Londres, & dont parle *Sydenham* (*b*): 2°. dans la petite vérole, dans laquelle on voit quelquefois des petites taches pourprées ſur les intervalles de la peau, qui ſont entre les puſtules; j'ai eu occaſion de les voir pluſieurs fois, & il en eſt fait mention auſſi par *Sydenham*

(*a*) *Galien*, Method. Med. lib. v. cap. j. tom. x. pag. 122.

(*b*) *Sydenham*, Obſerv. circa morb. acut. hiſt. & curat. ſect. 2. cap. 2.

(*a*) & par *Van-Swieten* (*b*); 3°. dans quelques fievres intermittentes, comme je l'ai vu quelquefois: je rapporterai cette observation dans la suite; 4°. dans quelques maladies inflammatoires, comme *de Haen* l'a vu dans un péripneumonique (*c*), &c.

V. La Rougeole, qui consiste en une fievre aiguë, accompagnée ou suivie d'une éruption de taches lenticulaires, peu relévées sur la peau, mais assez pour former une aspérité au tact, d'abord semblables aux morsures de puces, prenant ensuite plus d'étendue, & enfin disparoissant dans quelques jours, sans avoir suppuré.

VI. La petite-Vérole, qui, dès les commencemens, est accompagnée d'une fievre aiguë, à laquelle survient ou succede une éruption de boutons, d'abord éréspélateux, ensuite phlegmoneux, se terminant ordinairement par la suppu-

---

(*a*) *Sydenham*, ibid. sect. iij. cap. ij.

(*b*) *Swieten*, Comment. in *Boerhaavii* Aphor. de cognosc. & cur. morb. t. 2. p. 365.

(*c*) *Haen*, ratio med. part. 5. cap. j. tom. ij. p. 225.

ration, & enfin se desséchant & tombant en écailles. La fievre aiguë n'est pas cependant si essentielle à cette maladie, qu'elle doive nécessairement précéder l'éruption; nous voyons, au contraire, tous les jours, des petites-véroles si bénignes, qu'à peine sont-elles accompagnées d'un petit mouvement fiévreux dans le pouls.

Telles sont les *fievres* que je crois devoir rapporter à la classe des *exanthématiques*; leur marche & leur nature sont à peu-près les mêmes, à quelques différences près, qui sont relatives à la qualité de la matiere morbifique, à son plus ou moins de malignité, à la terminaison des exanthêmes, & au plus ou moins grand danger qui les accompagne. Je vais parcourir l'une & l'autre successivement.

Toutes ces maladies ont à peu-près la même marche, observent le même ordre dans leur progression, & sont accompagnées de symptômes qui se rapprochent beaucoup les uns des autres. Elles commencent toutes par la fievre, qui est plus ou moins vive, plus ou moins aiguë, & toujours accompagnée d'une chaleur, quelquefois douce & légere, le plus souvent

brûlante ; il s'y joint d'autres symptômes qui varient eu égard à la diversité & à l'intensité de la maladie : tels sont les frissons, la toux, l'éternuement, la douleur de tête, l'oppression de poitrine, la difficulté de respirer, l'insomnie, le délire, les affections soporeuses, les convulsions, &c. Cette fievre précede toujours l'éruption ; elle diminue à proportion des progrès de l'éruption ; &, dès que celle-ci est entiérement faite, elle cesse ordinairement tout-à-fait. Les autres symptômes suivent assez communément le même type que la fievre ; ils augmentent, se soutiennent, diminuent & disparoissent avec elle ; de sorte que le malade se croiroit dès ce moment entiérement guéri, s'il ne voyoit paroître sur son corps une éruption qui fait le principal caractere de sa maladie.

Les fievres malignes, accompagnées de pétéchies, ne doivent pas moins être comprises dans cette regle générale, quoiqu'à proprement parler, elles aient une marche bien différente. Je les considere ici dans les cas où elles peuvent être rapportées aux fievres exanthématiques, relativement à l'éruption des pétéchies,

qui ſe fait quelquefois dans leur cours. Dans ce cas, l'éruption des pétéchies ſe fait avec la même progreſſion que celle des taches & boutons qui caractériſent les autres fievres exanthématiques : elle eſt précédée d'une augmentation dans le nombre, dans l'intenſité & dans la violence des ſymptômes. Si elle ſe fait d'une maniere complette, & ſi elle préſente les conditions néceſſaires pour caractériſer la criſe, elle eſt ſuivie ordinairement d'une grande diminution dans les ſymptômes; tandis qu'au contraire ceux-ci conſervent leur intenſité, & deviennent même quelquefois plus violens, ſi l'éruption ne peut pas ſe faire, ou ne ſe fait qu'imparfaitement.

Je n'entends parler ici de cette éruption de pétéchies, qu'autant qu'elle ſe fait après l'état de coction; ce n'eſt qu'alors qu'elle peut être regardée comme critique. Je ne l'enviſage point dans les cas où elle n'eſt que ſymptômatique; elle n'exige alors aucune conſidération particuliere, & ne préſente d'autre indication à remplir, que les indications générales de la maladie à laquelle elle ſurvient.

Dans toutes ces maladies, la fievre

précede effentiellement l'éruption ; elle ne conftitue pas cependant la maladie : c'eft l'éruption qui en fait le caractere effentiel ; c'eft en même tems celle-ci qui fixe toute l'attention du Praticien, & qui lui fert à établir fon prognoftic, à déterminer les indications, & à fe décider fur les moyens de les remplir. C'eft auffi d'elle feule qu'on doit s'occuper, lorfqu'on veut rechercher la nature des maladies exanthématiques.

Les exanthêmes, qui, en paroiffant fur la peau, conftituent cette éruption, ont leur fiege dans cette même peau ; ils ne peuvent paroître qu'autant que l'humeur qui fe porte vers les vaiffeaux cutanés ne peut circuler librement dans leur cavité, s'y arrête & les engorge. Cela peut dépendre de plufieurs caufes.

1°. De l'épaiffiffement des fluides, dont les molécules peu atténuées & peu fluxiles ne peuvent s'accommoder aifément au diametre de ces petits vaiffeaux, & parcourir librement leur capacité, foit que cet épaiffiffement foit l'effet du vice général des fluides, foit qu'il ne réfide que dans l'humeur qui eft portée dans les vaiffeaux cutanés.

2°. De la conſtriction de ces mêmes vaiſſeaux, dont le diametre, venant à diminuer conſidérablement, ne peut plus donner un paſſage libre aux humeurs qu'ils doivent recevoir dans leur cavité. Cette conſtriction peut être l'effet de cauſes internes, comme de l'âcreté des fluides, qui porte une irritation ſur les parois de ces vaiſſeaux & ſur les parties voiſines, de l'état ſpaſmodique, de l'éréthiſme général des ſolides, & autres cauſes pareilles: elle peut dépendre auſſi d'une irritation extérieure.

3°. De la déviation des fluides étrangers, relativement aux vaiſſeaux cutanés, dans la cavité de ces mêmes vaiſſeaux, faite, ſuivant le langage de l'Ecole, *per errorem loci:* ces molécules trop groſſieres, trop épaiſſes, relativement au diametre de ces mêmes vaiſſeaux, ne peuvent en parcourir librement la capacité, s'y arrêtent & les engorgent. Cette déviation eſt ordinairement l'effet du trouble qui regne dans la machine, comme de la trop grande violence dans le mouvement des fluides.

Cette éruption ne peut cependant ſe faire par les ſeules cauſes que je viens

d'indiquer ; elle exige encore le concours des forces vitales.

Il ne suffit pas que les fluides soient trop épais pour parcourir librement les petits vaisseaux cutanés ; leurs molécules grossieres, mal élaborées & peu atténuées, excéderoient le diametre des orifices de ces vaisseaux, & ne pourroient, par conséquent, pénétrer dans leur cavité. Il ne suffit pas encore que ces vaisseaux soient trop resserrés pour donner un libre passage aux fluides ; leur constriction seroit la même à leurs orifices, qui, par conséquent, ne pourroient donner entrée aux molécules des fluides. Il doit nécessairement y avoir, dans l'un & l'autre cas, une cause propulsive, qui non-seulement détermine le cours des fluides vers les orifices des vaisseaux cutanés, mais qui même les pousse avec assez d'activité, pour que leurs molécules puissent forcer ces mêmes orifices trop étroits ou trop resserrés. Cette cause ne peut exister que dans les forces vitales, qu'on doit même supposer, dans ce cas, beaucoup augmentées.

Il en est de même de la troisieme cause que j'ai assignée, c'est-à-dire de la déviation des molécules des fluides dans

les vaiſſeaux cutanés, faite *per errorem loci:* elle ne peut avoir lieu, qu'autant que les forces vitales ſont beaucoup augmentées, & que, par une ſuite de leur augmentation conſidérable & contre nature, elles communiquent à la maſſe des fluides un mouvement violent & précipité.

De-là vient que cette éruption eſt toujours précédée & accompagnée de ſymptômes qui ſont une preuve évidente du trouble qui regne dans la machine; c'eſt-à-dire, qui annoncent avec certitude que les ſolides ſont dans un état d'agitation, d'irritation, même ſouvent de ſpaſme & d'éréthiſme; que les fluides emportés par un mouvement violent & contre nature, parcourent avec impétuoſité les vaiſſeaux diſtribués dans les différentes parties du corps; que les humeurs roulent mêlées confuſément les unes avec les autres, & s'écartent de leurs propres vaiſſeaux pour paſſer dans des vaiſſeaux qui leur ſont étrangers; que les ſecrétions & les excrétions ſont interceptées, ou ſe font d'une maniere imparfaite & peu analogue aux loix preſcrites par la nature: tels ſont la fievre plus ou moins vive, une chaleur brûlante, la dureté & la tenſion

du pouls, la sécheresse de la peau, l'aridité de la langue, la soif, le météorisme du bas-ventre, l'ardeur d'entrailles, la difficulté de respirer, la toux, le larmoiement, les nausées, le vomissement, l'éternuement, le délire, l'assoupissement, les convulsions, &c.

Ce trouble est cependant nécessaire; il est un effet de la sage prévoyance de la nature, qui veille toujours à la conservation du corps qui lui est confié.

Des miasmes étrangers ou morbifiques, mêlés avec la masse du sang, y portent un principe destructeur des qualités primitives de nos humeurs; ils pourroient, en s'etendant, leur communiquer leur propre nature, vicier, par conséquent, leur constitution, altérer leurs qualités, & infecter enfin toute la masse; ils pourroient encore, en se déposant dans les visceres, pervertir l'ordre & l'économie de nos fonctions. Mais la nature prête son action pour délivrer notre corps de ces miasmes étrangers & morbifiques; elle excite cette fievre salutaire qui précede toujours l'éruption, & qui ne contribue pas peu à favoriser l'afflux de ces miasmes vers les parties extérieures, & leur dépôt dans les couloirs de la peau.

Les ſymptômes qui accompagnent cette fievre, ſont plus ou moins violens, eu égard à la quantité, à l'activité & à l'intenſité de ces mêmes miaſmes, à leur action ſur nos parties, à la diſpoſition particuliere de nos ſolides; enfin, au trouble plus ou moins grand qui regne dans la machine, ainſi qu'à la plus ou moins grande confuſion de nos humeurs. Ils ne ſont point un effet de l'action de la nature; ils ne ſont produits que par la matiere morbifique elle-même.

Il n'en eſt pas de même de la fievre: excitée par la nature, elle communique aux fluides un mouvement violent, qui les rend propres à emporter les molécules morbifiques dans le torrent de la circulation, à les écarter inſenſiblement du centre à la circonférence, à les pouſſer vers les couloirs de la peau, à agir ſur ces mêmes couloirs avec aſſez d'activité pour forcer leurs orifices & les mettre en état de recevoir ces miaſmes étrangers.

La fievre, qui précede l'éruption, doit donc être regardée comme un effet des opérations de la nature; mais l'éruption en elle-même ne mérite pas moins d'être conſidérée ſous le même point de vue.

Ce n'est que par elle que notre corps se trouve délivré des miasmes étrangers & morbifiques, qui, par leur présence, auroient vicié notre constitution.

Tout ce qui précede, accompagne & suit l'éruption, est une preuve de cette assertion. Des symptômes violens & dangereux la précedent; ils ont lieu dans le moment où la matiere morbifique, mise en mouvement, exaltée, & entraînée dans le torrent de la circulation, est mêlée avec nos humeurs, & exerce son action sur les solides & sur les fluides; ils indiquent, par conséquent, bien évidemment le danger auquel notre corps est exposé par la présence de cette matiere étrangere. Mais dès le moment que l'éruption commence à se faire, & que la matiere morbifique commence à se déposer dans les couloirs de la peau, tous les symptômes perdent de leur activité; leur diminution devient plus sensible, à mesure que l'éruption continue à se faire; enfin, ils cessent en entier dès le moment que l'éruption est finie, & que le dépôt de la matiere morbifique est entiérement fait.

La cessation totale des symptômes, qui

arrive dans ce moment, eſt donc une preuve évidente de l'entiere expulſion de la matiere morbifique; elle ne nous permet pas de douter un moment que l'éruption qui l'accompagne, ou, pour mieux dire, qui la favoriſe & la conſtitue, ne ſoit un effet des opérations de la nature. Cela eſt ſi vrai, que ſi, par quelque accident imprévu, l'éruption diſparoît, les mêmes ſymptômes reprennent une nouvelle activité, & que même il en ſurvient quelquefois de nouveaux, encore plus dangereux : ceux-ci ne reconnoiſſent pour principe que la matiere morbifique, qui, déjà dépoſée dans les couloirs de la peau par une heureuſe métaſtaſe, rentre dans la maſſe du ſang, ſe mêle de nouveau avec nos humeurs, quelquefois ſe dépoſe dans quelque partie interne, dont les fonctions ſont eſſentielles à la vie.

Ce ſont là autant de faits certains : les exemples pourroient s'en multiplier à l'infini; mais ils deviennent inutiles, tant ces faits ſont connus généralement de tout le monde. La Rougeole & la petite-Vérole ſont les maladies exanthématiques dans leſquelles on a le plus lieu de les obſerver; mais les autres fievres de ce

genre sont dans le même cas ; elles suivent le même ordre, & tiennent la même marche.

La fievre éréspélateuse elle-même donne lieu de faire les mêmes observations. J'ai vu un homme d'environ trente-cinq ans, qui, le quatrieme jour d'une fievre aiguë, accompagnée de délire, de dureté & de tension du pouls, & de syncopes fréquentes, eut une éruption éréspélateuse, bornée d'abord à la cuisse, & qui s'étendit ensuite sur toutes les extrêmités inférieures : l'éruption fut suivie de la cessation de la fievre & des autres symptômes. *Sydenham* & *Van-Swieten* avoient fait déjà la même observation : le premier nous apprend que la fievre éréspélateuse cesse, lorsque l'éruption paroît sur la peau (*a*); le second parle d'une femme, qui, le cinquieme jour d'une fievre vive, eut le bras, & ensuite l'épaule, le col & le visage couverts d'une éréspelle, & chez laquelle la fievre cessa dès le moment que l'éruption éréspélateuse commença à paroître sur le bras (*b*). Il faut

(*a*) *Sydenham*, ibid. sect. vj. cap. vj.
(*b*) *Swieten*, ibid. t. ij. pag. 72.

convenir cependant, ſuivant la remarque de *M. de Haen* (*a*), que la fievre ſe ſoutient quelquefois après cette éruption; mais ce ſont-là des cas particuliers, qui font une exception à la regle générale: la fievre peut avoir alors une cauſe particuliere, indépendante de la maladie primitive, comme, par exemple, la cacochylie des premieres voies, &c.

Les fievres pétéchiales, qui paroîtroient pouvoir ſouffrir quelque exception, ne doivent pas moins être compriſes dans cette regle générale: nous voyons ſouvent des fievres malignes, dont les ſymptômes perdent beaucoup de leur violence, après l'éruption des pétéchies ſur la peau. Si cette éruption ne peut pas ſe faire, ou ne ſe fait qu'imparfaitement, le malade n'en reçoit aucun ſoulagement, & les ſymptômes continuent d'être également dangereux: c'eſt ce qui arriva dans une maladie épidémique, qui, au rapport de *Donckers*, regna à Cologne: tous ceux

(*a*) *Haen*, Tract. de febrium diviſionibus, *publié dans le quatrieme volume de ſa* Ratio medendi, *édit. de Paris*, 1764. in-12. page 17 dudit Traité.

qui n'éprouverent qu'une éruption incomplette, en moururent, &, peu de tems avant la mort, on appercevoit sous la peau des traces profondes d'exanthêmes (*a*).

Il y a même des maladies, qui, sans rien tenir du caractere des maladies exanthématiques, se terminent quelquefois heureusement par l'éruption d'exanthêmes, qui survient après l'état de coction. Telle est cette maladie que *Galien* présente comme pestilentielle, à cause du ravage qu'elle fit, & qui ne se termina heureusement que dans les sujets qui éprouverent une éruption d'exanthêmes noirâtres répandus sur tout le corps, au point que cette éruption devint un signe certain de l'issue heureuse de la maladie, tandis qu'il n'en réchappa aucun de ceux qui n'eurent point cette éruption (*b*).

L'éruption qui constitue les maladies exanthématiques, doit donc être considérée comme un effet des opérations de la nature; c'est-à-dire, comme une crise

(*a*) *Donckers*, Idea febr. petech. p. 443.

(*b*) *Galien*, Meth. Med. lib. v. cap. j. tom. x. p. 122, 124.

heureuse

heureuſe, par laquelle la nature pouſſe la matiere morbifique au dehors du corps; le Praticien doit la regarder comme telle, & ce n'eſt que d'après ce point de vue qu'il doit ſe décider ſur les indications qu'il doit remplir. Je m'occuperai de cet objet, après avoir examiné ſuccinctement la nature & l'action des Rafraîchiſſans & des Echauffans.



De la nature & de l'action des Rafraîchissans & des Échauffans.

L'EXAMEN que je vais faire des Rafraîchissans & des Echauffans ne sera pas long; il exigeroit des détails aussi étendus que multipliés, si je devois traiter la matiere en Physicien. Mais je ne dois les considérer ici que relativement à l'usage qu'on doit en faire dans le traitement des fievres exanthématiques. Je me bornerai en conséquence à quelques principes généraux, qui peuvent suffire pour déterminer leur choix & leur application dans la pratique médicinale; mais je crois devoir préalablement tracer un tableau succinct des principes les plus généraux & le plus généralement reçus sur l'essence de la chaleur.

La chaleur suppose toujours dans les corps chauds une existence réelle de particules ignées, qui, seules, peuvent produire la sensation du chaud & les effets qui en sont la suite. L'existence de ces particules ne suffit pas cependant pour produire la

chaleur ; si elles sont combinées, enveloppées, fixées parmi les autres principes des corps, elles sont privées de l'action qui leur est nécessaire pour produire leurs effets : elles ne peuvent agir qu'autant qu'elles sont libres, c'est-à-dire, séparées & dégagées des autres principes : leur développement est donc indispensable.

Ce développement ne peut avoir lieu que par un mouvement intestin des principes qui entrent dans la composition des corps, & ce mouvement intestin est toujours en raison de l'activité de la cause qui l'excite, de la densité de la matiere, & de la résistance qu'elle oppose.

En effet, selon les loix de la Méchanique, si deux corps se meuvent avec des vîtesses égales, les effets qu'ils produisent sont en raison directe de leur densité ou de leur quantité de matiere, & la résistance mutuelle que se font deux corps, est toujours proportionnée à l'accroissement de la vîtesse.

Il est aisé de faire l'application de ces principes à la chaleur ; il en résulte, 1°. que, plus la matiere est dense, tout étant égal d'ailleurs, plus le degré de chaleur engendré est grand proportionnellement ;

2°. que plus la pression des parties d'un corps sur un autre, ou le frottement est grand, le reste étant égal, plus la chaleur engendrée doit être grande ; 3°. que plus les corps sont denses, leur frottement ou pression forte, & leur mouvement prompt, plus le degré de chaleur engendrée doit être considérable.

Ces principes généraux trouvent leur application à l'égard de la chaleur du corps humain. Il existe des particules ignées dans nos fluides, & leur quantité varie dans les différens individus, eu égard à plusieurs circonstances dont l'énumération devient inutile ici. Mais ces particules ignées sont combinées & enveloppées parmi les autres principes constitutifs de nos fluides ; elles ne peuvent produire leurs effets, qu'autant qu'elles sont développées, c'est-à-dire, dégagées de ces principes. Cela ne suffit pas encore ; ces particules, quoiqu'existant réellement dans nos fluides, & quoique développées, ne sauroient produire la sensation de la chaleur, si elles n'ont une action réelle sur les fibres nerveuses.

La chaleur de notre corps suppose donc trois conditions : 1°. l'existence des molé-

cules ignées ; 2°. leur développement ; 3°. leur action ſur les nerfs ; d'où il réſulte qu'elle doit être proportionnée à la quantité de ces molécules, au dégré de leur développement, & à celui de leur action.

I. La génération de la plus ou moins grande quantité de particules ignées dans nos fluides, dépend de la conſtitution primitive des matieres qui ſervent à la formation de ceux-ci. Telles ſont les alimens dont nous nous nourriſſons, & quelquefois certains médicamens. La quantité de ces particules eſt donc proportionnée, dans nos fluides, à la plus ou moins grande quantité de ces mêmes particules, qui eſt contenue dans les matieres que nous convertiſſons à l'uſage intérieur de notre corps.

Le paſſage des particules ignées, qui exiſtent dans le milieu ambient, dans nos vaiſſeaux, & leur mêlange avec nos fluides, contribuent encore à fournir à nos humeurs une certaine quantité de ces mêmes particules ; de-là vient que les bains chauds, le feu extérieur, la chaleur de l'atmoſphere, &c. ſont très-propres à augmenter la chaleur de notre corps.

II. Ces particules, mêlées avec nos

fluides, & intimement combinées avec leurs autres principes conſtitutifs, ne peuvent plus s'en ſéparer d'elles-mêmes ; leur développement ne peut être que l'effet d'une cauſe purement méchanique, qui mette nos fluides en mouvement, qui déſuniſſe & ſépare leurs principes, & qui dégage ainſi les particules ignées qui étoient confondues avec eux.

Cette cauſe méchanique n'exiſte que dans l'action de nos vaiſſeaux, qui, agiſſant ſur nos fluides par des contractions plus ou moins fortes & plus ou moins réitérées, les atténuent, les diviſent, & facilitent ainſi la déſunion de leurs principes. Ce développement doit être donc proportionné à l'action plus ou moins forte & plus ou moins conſtante de nos ſolides, & par conſéquent au dégré d'activité des cauſes qui mettent cette action en jeu.

L'état des fluides ne contribue pas peu encore à faire varier le dégré de ce développement : plus ils oppoſent de réſiſtance à l'action des ſolides, plus le frottement eſt grand, & par conſéquent plus le développement eſt conſidérable ; d'où il réſulte que, plus les fluides ſont épais ou denſes, tout étant égal d'ailleurs, plus ce développement eſt conſidérable.

Par une ſuite de ces principes, ce développement doit être encore proportionné à la vélocité avec laquelle les fluides parcourent la cavité de nos vaiſſeaux ; plus cette vélocité eſt grande, plus la réſiſtance mutuelle des fluides & des ſolides augmente, & par conſéquent plus ce développement devient conſidérable.

Ces principes dérivent de ceux que j'ai établis ci-deſſus, d'après les regles générales de la méchanique.

III. Enfin ces particules ignées étant développées, doivent être miſes en action ou en mouvement, pour pouvoir porter ſur les fibres nerveuſes une impreſſion qui puiſſe produire la ſenſation de la chaleur. Ce mouvement ne peut leur être communiqué que par les ſolides. On peut faire ici l'application des principes que je viens d'établir, relativement au développement de ces mêmes particules.

Je dois ajouter cependant que l'état particulier des ſolides contribue quelquefois à augmenter la ſenſation de la chaleur, indépendamment des trois conditions que j'ai indiquées. Cette ſenſation ne répond pas ſeulement à l'impreſſion que les particules ignées portent ſur les fibres

nerveuses ; elle est encore proportionnée à l'aptitude plus ou moins grande de ces fibres à recevoir & à transmettre cette même impression ; de sorte que, plus les fibres de nos solides sont tendues, irritables, sensibles, plus aisément elles sont mises en jeu par l'action des particules ignées, & plus elles sont susceptibles de recevoir leurs impressions ; la sensation de la chaleur doit donc devenir plus considérable.

Je n'entrerai dans aucun détail, relativement au froid : il est aisé de l'expliquer d'après les principes que j'ai établis à l'égard de la chaleur. Je passe à l'examen des *Rafraîchissans* & des *Echauffans*.

On donne ordinairement le nom de *Rafraîchissans* à des médicamens qu'on regarde comme propres à diminuer ou à tempérer la chaleur du corps de l'homme. Cette acception paroît être cependant trop générale : elle suppose qu'il existe réellement des *Rafraîchissans* vrais & directs, propres à produire ces effets ; ce qui est bien incertain, & j'ose dire même très-douteux. Il n'a point été démontré encore qu'il y ait un seul remede qui soit capable de diminuer la chaleur

naturelle; ou de ramener la chaleur excessive contre nature à l'état naturel, du moins par un effet direct & immédiat; & cette démonstration paroît bien difficile.

Les *Rafraîchissans* directs & immédiats, s'il en existoit, ne pourroient produire ces effets, que, 1°. en diminuant la quantité des molécules ignées qui existent dans notre corps; 2°. en empêchant leur développement; 3°. en arrêtant ou émoussant leur action.

I. Il n'y a aucun moyen connu jusqu'ici pour diminuer la quantité des particules ignées, qui se trouvent confondues avec nos fluides; il faudroit pour cela des médicamens, qui, par une action directe & immédiate sur ces mêmes fluides, en séparent ces particules ignées, & déterminent leur cours & leur excrétion vers les parties extérieures: leur diminution ne peut avoir lieu, en effet, qu'autant qu'elles sortent du corps.

Mais quel est le remede auquel on peut attribuer cet effet? Il n'en existe aucun, ou au moins on n'en a indiqué aucun jusqu'ici. S'il en existoit un, il ne pourroit produire cet effet, qu'en augmentant la

chaleur ; il ne pourroit déterminer la sortie des molécules ignées, qu'après avoir opéré leur développement, & ce développement ne sauroit se faire sans une augmentation considérable, sensible & subite du dégré de la chaleur. L'effet de ce moyen, s'il existoit, seroit donc contrebalancé par un effet contraire.

On dira peut-être qu'il est possible de diminuer la quantité des particules ignées qui existent dans notre corps, sans provoquer leur excrétion, & supposer qu'on peut les anéantir & comme les éteindre. Je ne nie point que ce moyen ne soit possible; mais, jusqu'à ce qu'on en ait démontré la possibilité, il me sera permis de rejetter cette hypothese.

II. Les médicamens qu'on regarderoit comme propres à empêcher directement le développement des molécules ignées, ne pourroient produire cet effet qu'en augmentant la quantité des principes constitutifs de nos fluides, qui sont capables d'envelopper & de fixer ces molécules, ou en rendant leur liaison, leur union plus forte, plus constante, plus universelle, &, par conséquent, plus propre à retenir ces molécules dans leurs liens.

Mais je doute qu'on puiſſe indiquer aucun médicament capable de produire immédiatement un effet pareil.

III. L'indication des médicamens propres à arrêter ou à émouſſer l'action de ces molécules, eſt aſſez inutile. Ou ces molécules ſont développées, ou elles ne le ſont pas : dans le premier cas, il n'y a rien qui puiſſe les contenir ; elles ſont composées d'une ſubſtance trop active & trop ſubtile, pour pouvoir être contenue, lorſqu'elle eſt dégagée de ſes liens & livrée à elle-même ; le plus petit mouvement la met en action ; tous les mouvemens devroient donc ceſſer dans le corps, où, ces molécules, une fois développées, entreroient tout de ſuite en action. Dans le ſecond cas, ces médicamens ſont encore plus inutiles ; ſi les molécules ignées ne ſont point développées, elles ne peuvent être miſes en mouvement : il ſeroit donc ridicule de chercher des moyens propres à arrêter une action qui n'exiſte point.

Je conviens qu'il y a des médicamens très-propres à calmer la plûpart des ſymptômes de cet état contre nature, auquel on a donné le nom d'*Echauffement*, & même d'y remédier entiérement,

& par conséquent capables de remplir les effets qu'on a attribués aux *Rafraîchissans.* Mais ces médicamens n'agissent que par une voie indirecte & secondaire, & ils ne deviennent rafraîchissans que par accident. Tels sont ceux qui arrêtent ou appaisent l'agitation, l'effervescence, le bouillonnement des humeurs, dans lesquels réside vraiment la matiere ou le principe matériel de la chaleur.

J'admettrai cependant des *Rafraîchissans*, pour me conformer à l'usage généralement reçu ; mais je ne me servirai du mot *Rafraîchissans*, que dans un sens figuré : je comprendrai, sous ce nom, les médicamens, qui, en modérant directement le mouvement progressif de nos fluides, peuvent diminuer indirectement le développement & l'action des molécules ignées.

Ces médicamens portent leur action sur les solides & sur les fluides ; ils relâchent le tissu des premiers, & ils affoiblissent & ralentissent leur action ; ils diminuent la densité des derniers, & rendent leur résistance moindre. Ils diminuent ainsi le frottement, qui, comme je l'ai déjà dit, est en raison de l'action

des ſolides & de la réſiſtance des fluides, & par conſéquent le développement des particules ignées, qui eſt toujours proportionné à ce frottement.

Je rangerai parmi ces médicamens,

1°. Les *Tempérans* qui éloignent ou émouſſent les cauſes qui peuvent mettre les ſolides en jeu, affoibliſſent l'élaſticité de ces derniers, diminuent leur irritabilité & leur ſenſibilité, & les rendent ainſi moins ſuſceptibles des impreſſions qui pourroient provoquer leur action.

2°. Les *Emolliens*, qui, par les molécules fines & liſſes dont ils ſont compoſés, ſe gliſſent dans les interſtices des plus petites fibrilles de nos ſolides, éloignent les points de leur contact, diminuent leur cohéſion, les diſtendent, rendent leur tiſſu plus lâche, & affoibliſſent ainſi leur force & leur action.

3°. Les *Adouciſſans*, qui, en enveloppant les molécules âcres répandues dans la maſſe de nos humeurs, châtrent ou émouſſent leur activité, & les rendent moins propres à irriter le tiſſu de nos parties & à provoquer ainſi leur action. Ils agiſſent auſſi ſur les ſolides, les lubré-

fient, & les rendent moins susceptibles d'irritation.

4°. Les *Humectans* & les *Délayans*, qui, en fournissant à nos fluides un véhicule qui détrempe leurs molécules & diminue leur cohésion, leur épaississement, leur densité, & par conséquent leur résistance à l'action des solides, affoiblissent ainsi les frottemens, ralentissent le développement des molécules ignées, & diminuent la chaleur.

Ce sont là les seuls médicamens que j'aurai en vue dans le cours de ce Mémoire, lorsque je parlerai des *Rafraîchissans.* Je termine ici les réflexions que j'aurois à faire sur cette matiere; les bornes que je dois me prescrire, ne me permettent pas d'aller plus loin: je m'écarterois trop de l'objet essentiel dont je dois m'occuper.

L'existence, l'action & les effets des *Echauffans* ont quelque chose de plus réel, de plus direct & de plus immédiat. On regarde proprement comme *Echauffant* tout ce qui peut produire l'état de chaleur animale, augmenté contre nature, soit que cet état soit borné à un dégré intermédiaire, entre la chaleur

naturelle & la chaleur fébrile, ſoit qu'il ſoit porté au-delà de ce dégré. Le premier de ces deux états conſtitue celui qui eſt connu parmi les Médecins ſous le ſimple nom d'*Echauffement*, mais qui n'a pas été encore aſſez exactement déterminé. Le ſecond ne differe point de l'état fiévreux, & il eſt porté à un dégré plus ou moins haut, eu égard à une infinité de circonſtances différentes.

La maniere d'agir des Echauffans eſt facile à expliquer, d'après les principes généraux que j'ai établis relativement à la génération de la chaleur. Leur effet eſt d'augmenter la chaleur du corps d'une maniere ſenſible, ſoit qu'elle ſoit réelle, ſoit qu'elle ne ſoit qu'apparente. Ils agiſſent de trois manieres.

I. En augmentant la quantité des particules ignées; tels ſont ceux, qui, ſoit par leur nature, ſoit par un effet de la préparation qu'ils ont ſubie, ſont impregnés & chargés de beaucoup de ces particules, qu'ils portent & dépoſent dans la maſſe des fluides.

I I. En facilitant & augmentant le développement des particules ignées. Ceux-ci n'agiſſent qu'en accélérant & augmen-

tant le mouvement des fluides ; ils resserrent, condensent & fortifient les fibres des solides, & rendent ainsi leur action plus forte & plus constante ; ils réveillent en même tems, ils excitent & ils augmentent leur irritabilité & leur sensibilité, & les rendent ainsi plus susceptibles d'irritation. Il en résulte, 1°. un mouvement plus violent & plus précipité dans les fluides, par conséquent un frottement plus considérable & plus souvent répété, & un développement d'une plus grande quantité de particules ignées ; 2°. une dissipation des parties séreuses, qui servoient à délayer la masse des fluides, à diminuer leur résistance à l'action des solides, à envelopper les particules ignées & à châtrer leur action, & par conséquent une plus grande densité des fluides, une plus grande tension & sécheresse des solides, une plus grande résistance mutuelle entre les uns & les autres, un frottement plus considérable, & un développement plus abondant de particules ignées.

III. En augmentant l'action des molécules ignées. La maniere d'agir de ceux-ci, ne differe point de celle des précédens ;

ceux qui ſont capables d'opérer le développement de ces molécules, ſuffiſent, de la même maniere, pour les mettre en action.

Je rapporte à la premiere claſſe, les ſubſtances inflammables, huileuſes & graiſſeuſes, les boiſſons ſpiritueuſes, les liqueurs ardentes, les épiceries, les huiles eſſentielles, les huiles aduſtes empyreumatiques, les eſprits aromatiques huileux, les aromates, les alkalis, ſoit fixes, ſoit volatils, les ſubſtances réſineuſes & gommo-réſineuſes, &c.

Je comprends dans la ſeconde claſſe, les ſubſtances réſineuſes & gommo-réſineuſes, les onctions aromatiques, les frictions, les ſtomachiques chauds, amers & aromatiques, les aſtringens, les vins rouges en général, les martiaux, les apéritifs, les toniques, & tous les remedes qui peuvent occaſionner une irritation, comme les âcres, les ſels neutres, les ſels métalliques, &c.

Ceux de la troiſieme claſſe ne méritent point de détail particulier; ils ſont à peu-près les mêmes que ceux de la ſeconde.

Je termine ici l'examen que je m'étois

proposé de faire de la nature & de l'action des *Rafraîchissans* & des *Echauffans*, pour passer à l'objet essentiel, c'est-à-dire, à l'usage des uns & des autres dans les fievres exanthématiques.



De l'usage des Rafraîchissans & des Echauffans dans les fievres exanthématiques.

La connoissance de la nature des fievres exanthématiques peut seule nous diriger dans les recherches qui font l'objet de ce Chapitre. Les principes que j'ai déjà établis, relativement à l'origine, à la marche & au développement de ces fievres, nous conduisent à nous décider à cet égard. Ils doivent faire envisager ces fievres comme un effet des opérations de la nature, de sorte que l'éruption, qui les suit ou les accompagne, doit être regardée comme une crise par laquelle la nature pousse au dehors la matiere morbifique. Cette seule considération paroît devoir nous décider sur le traitement de ces fievres.

Il est toujours dangereux de troubler la nature dans ses opérations & dans les mouvemens qu'elle excite pour délivrer le corps d'une matiere étrangere & nui-

sible. Souvent elle se suffit à elle-même ; & opere, sans le secours de l'art, les guérisons les plus surprenantes. Le Praticien, simple spectateur de la nature, doit examiner sa marche & ses opérations, & l'abandonner à elle-même, si elle se suffit : il doit l'imiter, la soutenir & la seconder, si ses forces sont insuffisantes ; mais sans entreprendre d'arrêter sa marche, de changer ses directions, & d'interrompre ses opérations. Il ne doit jamais oublier que la seule action de la nature est au-dessus de nos préceptes & de nos médicamens ; que dans tous les cas, où, par un effet des opérations de cette sage mere, les humeurs prennent une direction convenable, son inaction est plus efficace que les remedes même les plus légers ; enfin que ceux-ci, bien loin de seconder les opérations de la nature, pourroient souvent les troubler, les intervertir, changer la tendance des humeurs, & la diriger vers des couloirs opposés.

Ce sont là des principes généralement adoptés, & dont on ne sauroit s'écarter, sans exposer les malades à un danger évident : il ne faut qu'en faire l'application aux fievres exanthématiques.

Ces fievres ne viennent qu'à la suite de la production, de l'introduction, de la génération, ou du développement de miasmes étrangers, éthérogenes & nuisibles, dans la masse du sang; elles sont produites par la nature, qui cherche à délivrer le corps de ces miasmes, & à les pousser vers les vaisseaux cutanés. Celle-ci ne peut y parvenir, qu'en excitant dans nos humeurs un mouvement violent & précipité, un trouble, une confusion, une espece de bouillonnement qui constitue la fievre. Elle produit ainsi une dépuration des humeurs, une séparation des molécules éthérogenes d'avec les parties saines & naturelles, une déviation de ces mêmes molécules vers les couloirs de la peau, c'est-à-dire, vers les parties extérieures. L'éruption qui vient après, est un effet de cette fievre, un effet de cette dépuration, un effet de cette déviation; elle est donc le résultat des mouvemens excités par la nature, &, par une conséquence légitime, des opérations de cette sage mere.

La nature agit donc dans ces fievres par elle-même & sans aucun secours de l'Art: sans être secondée, elle détermine

de l'intérieur du corps vers les parties externes, des molécules éthérogenes & nuisibles, qui vicioient la masse du sang, & portoient un trouble dans les fonctions de l'économie animale: elle opere même ce transport avec les suites les plus heureuses, puisque ce transport est suivi de la cessation entiere des symptômes qui l'avoient précédé.

Il paroît que, dans ces maladies, il n'y a rien à faire pour le Praticien; l'emploi des remedes les plus benins pourroit troubler la nature dans ses opérations, & en empêcher les heureux effets: c'est une vérité que l'expérience journaliere met dans tout son jour. Ces maladies, livrées à elles-mêmes, ne seroient peut-être accompagnées d'aucun danger; elles ne deviennent souvent funestes, que par la précipitation du Praticien, qui veut se rendre utile, & qui prétend, ou seconder mal-à-propos les forces de la nature, ou diriger ses opérations, & par l'impatience des Malades, qui, à quelque prix que ce soit, veulent des remedes.

Ce qui arrive tous les jours parmi les Paysans, le Peuple & les Habitans des Campagnes, est une preuve de mon

assertion : on y voit des fievres exanthématiques de toute espece, mais sur-tout la rougeole & la petite-vérole, livrées à elles-mêmes, avoir l'issue la plus heureuse. Ces guérisons, faites sans le secours de l'Art, sont très-multipliées : la nature se suffit à elle-même pour les produire ; elle les opere sans le concours du Médecin & sans le secours des médicamens. Nous devons même l'avouer ; ces guérisons sont plus heureuses que celles qui se font entre les mains des Médecins & avec une administration méthodique des médicamens.

Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup de cas où les forces de la nature étant insuffisantes, le secours de l'Art devient nécessaire Le Praticien doit connoître ces cas, & les distinguer de ceux où il doit rester dans l'inaction. Il doit, en conséquence, faire une juste combinaison des forces de la nature & de l'espece, du caractere & de la violence de la cause morbifique. Il doit en déduire les conséquences nécessaires, qui le conduiront à décider s'il faut énerver l'activité de la matiere morbifique, tout comme si l'action de la nature est suffisante pour ne

pas l'interrompre ; si elle est foible & languissante, pour la seconder ; enfin, si ses mouvemens sont violens ou irréguliers, pour les modérer, ou même les arrêter. Il doit connoître encore les circonstances où les mouvemens des vaisseaux sont trop violens ou trop languissans, pour les modérer dans le premier cas, & les ranimer dans le second ; tout comme celles où les solides sont roides, tendus & dans une diathese spasmodique, ou bien trop relâchés pour diminuer leur tension & leur irritabilité, dans le premier cas, ou pour leur rendre leur ton & leur ressort, dans le second. Il ne doit pas moins s'attacher à connoître les vices des fluides, pour les corriger à propos, c'est-à-dire, pour ranimer leur cours languissant ou ralentir la violence de leur mouvement, pour calmer leur effervescence, atténuer & inciser leur viscosité, leur densité & leur ténacité, délayer leur sécheresse, tempérer leur âcreté, & leur rendre leur premiere fluxilité. Il doit travailler aussi à connoître si les humeurs se sont écartées des routes qui leur ont été frayées par la nature, pour les ramener dans leurs propres couloirs ; si les vaisseaux ont

perdu leur méabilité naturelle, pour les rétablir dans leur état primitif; enfin, ſi les voies par leſquelles doit ſe faire l'éruption, ont beſoin d'être lubréfiées, pour devenir plus propres à faciliter cette même éruption par laquelle la nature doit ſe délivrer de la cauſe morbifique.

Ce n'eſt que d'après toutes ces conſidérations, que le Praticien jugera s'il doit reſter dans l'inaction, ou s'il doit employer les ſecours de l'Art. Dans ce dernier cas, doit-il avoir recours aux Rafraîchiſſans, ou aux Echauffans? La ſolution de cette queſtion ne peut être donnée que d'après les indications que préſentent les fievres exanthématiques.

L'éruption qui accompagne ou ſuit les fievres exanthématiques, eſt un effet des efforts que fait la nature pour chaſſer au dehors du corps les molécules éthérogenes & nuiſibles, qui vicient la maſſe du ſang. Le Praticien n'a donc d'autre indication à remplir, que de favoriſer & faciliter cette éruption; il ne peut y parvenir qu'en ſecondant la nature, c'eſt-à-dire, en lui préparant & lui facilitant l'altération, l'atténuation & l'expulſion de la matiere morbifique, & en ſoutenant

ou ranimant ses forces languissantes, si elle languit sous le poids de cette même matiere morbifique.

Ce sont là les deux seuls moyens dont le Praticien doit s'occuper, & qui doivent le diriger dans le traitement des fievres exanthématiques.

Les loix de la coction trouvent ici leur application dans toute leur étendue. La nature excite la fievre pour opérer l'atténuation & l'altération de la matiere morbifique, la séparation des humeurs saines & naturelles, enfin, son expulsion au dehors par les couloirs de la peau. Le Praticien doit donc chercher à soulager la nature d'une partie de l'ouvrage, en rendant cette atténuation, cette séparation & cette expulsion plus aisées.

Il doit d'abord porter ses vues sur l'état des fluides, qui ordinairement, dans les fievres vives & accompagnées de beaucoup de chaleur, péchent par un dégré trop considérable d'épaississement, & sont comme emportés dans les routes de la circulation par un mouvement trop violent. Dans l'un & l'autre de ces deux états, la séparation des molécules morbifiques ne peut se faire ou ne se fait tout

au plus qu'imparfaitement. Ces molécules, trop épaiſſes tiennent, pour ainſi dire, les unes aux autres par une ſuite de la viſcoſité qui accompagne d'ordinaire l'état d'épaiſſiſſement : les parties qui conſtituent la maſſe des humeurs, participent du même vice ; elles ſont trop étroitement unies entre elles, trop rapprochées, trop ſerrées, trop denſes, trop viſqueuſes, & ne peuvent que retenir, parmi elles, ces mêmes molecules : celles-ci ſont encore trop groſſieres pour pouvoir pénétrer dans les petits vaiſſeaux qui, en les recevant dans leurs cavités, doivent opérer leur ſéparation ; elles doivent donc reſter confondues avec la maſſe des humeurs, & leur expulſion au dehors devient impoſſible, ou très-difficile & imparfaite. Si les fluides ſont emportés par un mouvement trop violent, la ſéparation de ces molécules devient auſſi très-difficile ; elles ſont emportées avec violence dans les routes de la circulation ; elles les parcourent avec une vélocité qui ne leur permet pas d'enfiler les orifices des petits vaiſſeaux dans leſquels elles doivent paſſer pour ſe ſéparer de la maſſe des humeurs. En ſuppoſant même que cette ſéparation

pût avoir lieu, les molécules morbifiques, quoique séparées des humeurs saines, ne pourroient être expulsées au dehors; elles ne pourroient, à cause de leur épaississement, de leur ténacité & de leur grossiereté, être reçues dans les vaisseaux cutanés, dont le diametre seroit trop petit, relativement à leur volume; le mouvement violent, dont elles seroient agitées en même tems, les feroit passer devant les orifices de ces mêmes vaisseaux avec trop de vélocité pour qu'elles pussent s'y introduire avec assez de facilité. Il est donc nécessaire de communiquer aux fluides un dégré suffisant de fluxilité, de mobilité & de ténuité, ainsi que de calmer & tempérer la violence de leur mouvement.

Il ne faut pas moins avoir égard à l'état des solides, dont l'action ne contribue pas peu à communiquer aux fluides les conditions nécessaires. Le vice de l'action des solides, l'altération de leur ton & de leur ressort naturel, l'irrégularité de leurs mouvemens, la violence de leurs oscillations, la fréquence de leurs vibrations, la contraction spasmodique de leurs fibres, la diminution de la capacité des vaisseaux suffisent pour produire dans

les fluides une diſpoſition contre nature, propre à empêcher leur dépuration, &, par conſéquent, la ſéparation des molécules morbifiques. Le vice des fluides ne peut encore être corrigé que par l'action réguliere des ſolides; il eſt donc néceſſaire de rétablir l'action de ces derniers, de les ramener à des mouvemens réguliers, à des oſcillations modérées, à leur premiere méabilité: ce rétabliſſement des ſolides eſt une condition préliminaire & indiſpenſable.

La fievre qui précede l'éruption, eſt accompagnée ordinairement de ſymptômes qui annoncent que les ſolides ſont dans un état de ſpaſme & d'éréthiſme; tels ſont la violence de cette même fievre, la tenſion & la dureté du pouls, une chaleur vive & brûlante, l'ardeur de la ſoif, l'aridité de la langue, la ſéchereſſe de la peau, la rougeur des urines, le météoriſme du bas-ventre, les mouvemens convulſifs, &c. Il eſt donc néceſſaire de relâcher les ſolides trop tendus, de calmer leur éréthiſme, & de ramener leurs oſcillations à l'état naturel ou preſque naturel.

Cette conſidération devient d'autant plus eſſentielle, que l'éruption qui ſuit la

fievre doit se faire par les couloirs de la peau, que ces couloirs, participant de l'état spasmodique des solides, seroient eux-mêmes resserrés, qu'ils refuseroient par conséquent une entrée libre à la matiere des exanthêmes, & qu'il est nécessaire de les relâcher, pour que leur diametre se prête aisément au volume des molécules éthérogenes qui sont poussées par la nature vers ces couloirs.

On ne sauroit douter que le relâchement préliminaire de la peau ne favorise l'éruption : c'est une vérité démontrée par l'expérience, & dont je rapporterai, dans la suite, des preuves convaincantes. De-là vient que l'éruption est beaucoup plus prompte, plus complette & plus heureuse dans les enfans, dont la peau est d'un tissu mou, lâche, facile à prêter à l'impulsion des fluides, que dans les vieillards, dont la peau, étant plus roide, plus séche & plus dure, résiste beaucoup plus à l'effort des fluides poussés dans ses couloirs.

On doit donc éviter avec soin tout ce qui pourroit condenser, épaissir les fluides, leur communiquer un mouvement plus violent, irriter, resserrer les solides, les exciter à des contractions plus fortes &

plus fréquentes, & augmenter leur état ſpaſmodique. Tels ſeroient les Echauffans, qui, par les molécules chaudes & actives dont ils ſont composés, ſeroient très-propres à produire ces effets.

On doit, au contraire, donner la préférence aux remedes propres à délayer & détremper la maſſe des fluides, à les rendre plus fluxiles & plus mobiles, à calmer leur trop grande effervefcence, à relâcher les ſolides trop tendus, & ſurtout le tiſſu de la peau, à tempérer leur irritation & leur éréthiſme, à modérer leur action. Tels ſont ceux qu'on comprend ordinairement dans la claſſe générale des Rafraîchiſſans.

Ces principes ſont conformes à la raiſon & au vœu de la nature ; ils ſont confirmés encore par l'autorité des Praticiens & par l'obſervation.

Tout ſe réunit, en effet, pour démontrer combien l'uſage des Echauffans eſt dangereux dans les fievres exanthématiques ; ils ſont contre-indiqués par la nature de la maladie & par les ſymptômes qui l'accompagnent : cette contre-indication eſt encore fortement appuyée par les effets qu'ils produiſent.

L'objet essentiel dont le Praticien doit s'occuper, est de favoriser l'éruption ; mais l'usage des Echauffans suffit pour l'empêcher, ou au moins pour la rendre incomplette. Ces remedes communiquent aux fluides une agitation plus considérable, un mouvement plus violent, un nouveau dégré d'épaississement ; ils rendent leur dépuration plus difficile, & les molécules morbifiques, quoique séparées de la masse des humeurs, moins propres à être reçues dans les orifices des petits vaisseaux. Ils portent en même tems, sur les solides, une irritation qui les sollicite à des contractions plus fortes & plus fréquentes, & qui augmente leur éréthisme & leur constriction spasmodique : l'action des vaisseaux devient encore plus irréguliere, &, par conséquent, moins propre à favoriser la dépuration des fluides. Les vaisseaux, qui se trouvent en même tems dans un état de constriction spasmodique, ne peuvent donner entrée aux molécules morbifiques. Les vaisseaux cutanés participent encore du même vice, & acquierent une constriction qui les met hors d'état de recevoir dans leur cavité la matiere morbifique dont le cours seroit déterminé

vers

vers les couloirs de la peau. Il eſt aiſé par-là de concevoir combien l'éruption doit devenir difficile par l'uſage des Echauffans.

C'eſt ce qui ſe trouve confirmé par l'obſervation de *Sydenham:* ce Médecin a vu pluſieurs fois, ſur-tout dans les jeunes gens & les tempéramens ſanguins, que les cordiaux, bien loin d'accélérer l'éruption, l'empêchoient au contraire: il a obſervé, dans ce cas, que l'éruption commençoit à peine à ſe faire, & ne pouvoit parvenir à une fin heureuſe; que la matiere des exanthêmes reſtoit profondément dans la peau, ſans pouvoir pouſſer au dehors, malgré l'uſage des remedes échauffans; enfin, que l'éruption ne ſe faiſoit bien, qu'après que les fluides étoient ramenés à une température modérée par l'uſage des remedes propres à produire cet effet (*a*).

Ce n'eſt pas que les Echauffans n'accélerent quelquefois l'éruption; mais ce n'eſt alors qu'à force d'irritation qu'ils la provoquent: dans ce cas, elle ne peut avoir,

(*a*) *Sydenham*, ibid. ſect. iij. cap. ij.

que des suites fâcheuses, par rapport aux accidens qui peuvent en résulter; j'en rapporterai dans la suite des exemples frappans. Aussi n'est-ce pas sans fondement que *Sydenham* a comparé l'éruption, provoquée par les Echauffans, avec les fruits précoces dont on n'a presque rien à espérer (*a*).

En vain dira-t-on qu'on ne sauroit mieux entrer dans les vues de la nature, qu'en facilitant cette éruption; qu'on ne sauroit mieux la faciliter qu'en l'accélérant; enfin, qu'on ne sauroit mieux l'accélérer, qu'en excitant l'action des vaisseaux, & en animant le mouvement du sang, au moyen des Echauffans.

J'ai déjà fait voir que les remedes propres à augmenter le mouvement des solides & des fluides, bien loin d'accélérer l'éruption, ne pouvoient que la rendre plus difficile; mais je veux supposer que l'usage de ces remedes produise réellement l'effet qu'on veut lui attribuer, il n'en sera pas moins vrai qu'il est contraire aux vues de la nature.

L'éruption ne peut être heureuse

(*a*) Ibid.

qu'autant que toute la matiere morbifique qui vicioit la maſſe du ſang, eſt pouſſée vers les couloirs de la peau : cette matiere morbifique ne peut être déterminée vers l'extérieur, qu'autant qu'elle eſt ſéparée de la maſſe des fluides; ſa ſéparation ne peut avoir lieu qu'après cet état qui eſt connu chez les Praticiens ſous le nom de *coction pathologique.* Cette coction ne ſe fait que lentement, & n'arrive jamais dans le commencement & les progrès des maladies : les remedes qu'on emploieroit pour l'accélérer, ne pourroient qu'augmenter le trouble & la confuſion des humeurs, interrompre les opérations de la nature, &, par conſéquent, retarder cette même coction. Auſſi eſt-ce avec raiſon que *Frédéric Hoffmann* a regardé comme employant des moyens oppoſés à l'action de la nature & nuiſibles au corps, ceux qui agitent la matiere morbifique, qui la mettent en mouvement, & qui provoquent ſon évacuation avant qu'elle ſoit cuite & préparée à l'excrétion (*a*).

(a) *Is enim...... varias corpori & ejus* (naturæ) *motibus noxas molitur........ id quod faciunt*

Il faut donc donner à la nature le tems d'opérer la dépuration des humeurs & la séparation de la matiere morbifique, & éviter de l'accélérer par l'usage des remedes chauds. Ce principe est confirmé par l'expérience, qui nous fait voir que plus la nature emploie de tems à faire cette séparation, plus celle-ci est universelle, bien faite, complette & heureuse, pourvu cependant que l'espece de bouillonnement que la nature excite dans les humeurs pour l'opérer, se soutienne avec assez de force. C'est par une suite de ce principe, que M. *Quarin* prononce bien positivement que plus l'éruption de la petite-vérole est prompte, plus la maladie est dangereuse (*a*).

Je pourrois même ajouter qu'il n'est pas peut-être nécessaire de favoriser l'éruption, & que celle-ci peut devenir inutile. Je ferai voir dans la suite qu'on

---

maximè ii, qui, antequam materia cocta & ad exitum præparata sit, eamdem agitant, commovent & expellere conantur. Hoffmann, Diss. de nat. & art. effic. in med. §. 27.

(*a*) *Quarin*, meth. medend. febr. cap. viij. pag. 92.

peut avoir la petite-vérole ſans éruption, que la matiere morbifique peut être *éteinte* (*a*) en partie dans le ſang, & ſe diſſiper, en partie, par les pores de la peau: je rapporterai en même tems quelques obſervations propres à conſtater la vérité de cette aſſertion.

Il réſulte encore un autre inconvénient de l'uſage des remedes chauds, donnés dans la vue d'accélérer l'éruption. Si la ſéparation de la matiere morbifique ſe fait avec trop de précipitation, cette matiere n'a pas le tems de ſe ſéparer en entier; il en reſte une grande partie qui demeure confondue avec les humeurs ſaines, les vicie & les infecte; tandis que des humeurs ſaines, qui ſont deſtinées à d'autres couloirs pour y fournir la matiere

---

(*a*) Je n'entends point vouloir établir, par cette expreſſion, qu'il ſoit poſſible d'*éteindre* abſolument la matiere varioleuſe dans le ſang; c'eſt une queſtion que je n'entreprends point de diſcuter : je veux dire ſeulement qu'il eſt poſſible d'empêcher l'aſſimilation ou la converſion de nos humeurs en matiere varioleuſe, & de faire diſſiper en même tems par les pores de la peau, les miaſmes varioleux qui exiſtent dans le ſang.

des secrétions & des excrétions, sont emportées loin de leurs vaisseaux, demeurent intimement mêlées avec la matiere morbifique, & sont portées avec elle vers les couloirs de la peau.

Nous voyons enfin dans toutes les maladies, que les évacuations, de quelque espece qu'elles puissent être, qui surviennent au commencement & avant la coction, sont ordinairement suspectes & dangereuses; qu'elles ne produisent ni le soulagement du malade, ni la diminution de la maladie, mais qu'elles sont suivies de symptômes plus violens. Cela ne peut être autrement; elles sont l'effet de l'irritation, & non de la séparation des sucs morbifiques, opérée par la nature. Aussi n'est-ce pas sans fondement que *Boerhaave* a prononcé que toute évacuation critique, qui survient avant la coction, est d'un mauvais présage (*a*). Il est aisé de faire l'application de cette vérité, démontrée par l'expérience, aux fievres exanthématiques, relativement aux remedes chauds donnés dans la vue d'accélérer l'éruption.

(*a*) Evacuatio critica ante coctionem, mala. *Boerhaave*, Inst. Med. §. 41.

On cherche à appuyer la prétendue utilité des remedes chauds dans les fievres exanthématiques ſur l'autorité d'*Hippocrate ;* on ſe fonde ſur l'Aphoriſme 21 de la ſection premiere, où le Médecin Grec nous avertit d'avoir égard à la tendance des humeurs & aux couloirs qui y paroiſſent les plus propres : il nous exhorte en conſéquence à diriger leur cours vers les parties où elles ont une tendance : *quò maximè vergunt, eò ducenda.* On conclut de-là que la matiere morbifique ſe portant naturellement vers la peau, dans les fievres exanthématiques, les remedes propres à ſoutenir cette tendance, n'ont rien que d'analogue au vœu de la nature ; & qu'au contraire, en pouſſant, déterminant, & même forçant le cours de cette matiere vers les vaiſſeaux cutanés, on aide la nature dans ſon ouvrage.

Mais on donne à ce précepte une étendue forcée : *Hippocrate* lui-même l'a limitée ; il n'a voulu parler, dans cet Aphoriſme, que des humeurs qui ſont diſpoſées à l'excrétion : *quæ ducere opportet*, a-t-il dit, *quò maximè vergunt, eò ducenda.* Il n'a eu donc en vue que les

humeurs dont il étoit nécessaire de procurer l'excrétion.

On dira peut-être que c'est ici le cas de l'Aphorisme ; que dans les fievres exanthématiques, il y a une matiere morbifique que la nature cherche à pousser au dehors ; qu'il est nécessaire de déterminer son cours vers la peau, & qu'on remplit ainsi le précepte d'*Hippocrate*, qui conseille de procurer l'excrétion des humeurs qu'il faut évacuer.

Il reste donc à éclaircir quelles sont les humeurs qu'il est nécessaire d'évacuer : *Hippocrate* lui-même nous l'apprend. Il ne suffit pas qu'il existe dans le corps une matiere morbifique, pour qu'on doive se déterminer à provoquer son excrétion : il y a des conditions préliminaires, qui seules peuvent rendre son excrétion heureuse. Ces conditions consistent dans la préparation de cette même matiere morbifique ; elles ont été indiquées par *Hippocrate*, qui, dans l'Aphorisme suivant, nous avertit de ne jamais évacuer les matieres crues, mais seulement celles qui sont cuites : *concocta medicari opportet, non cruda* ; & qui, dans l'Aphorisme 10 de la seconde section, nous apprend quelles

ſont les conditions qui doivent précéder l'excrétion de la matiere morbifique. Il veut qu'on commence par la rendre plus fluxile : *corpora quæcumque, ſi quis purgare voluerit, fluida facere opportet.*

Il ne ſuffit pas donc d'être aſſuré de l'exiſtence de la matiere morbifique, pour ſe déterminer à provoquer ſon excrétion ; il faut commencer par la rendre propre à cette excrétion, c'eſt-à-dire, plus mobile & plus fluxile : elle ſe ſéparera alors plus aiſément du ſang, & ſe portera avec plus de facilité vers les couloirs de la peau, ſur-tout ſi en même tems on relâche ces derniers, & on les rend ainſi plus propres à la recevoir. C'eſt-là le ſeul moyen de remplir les vues de la nature, & de ſuivre les ſages préceptes d'*Hippocrate.*

Les effets que les remedes chauds produiſent dans les fievres exanthématiques, prouvent évidemment combien ils peuvent devenir dangereux. Leur uſage eſt toujours ſuivi de ſymptômes fâcheux & ſouvent funeſtes ; c'eſt une vérité prouvée par l'obſervation : j'ai eu lieu pluſieurs fois de m'en convaincre ; j'en rapporterai dans la ſuite quelques exemples , & il eſt peu de Praticiens qui n'aient été dans le même cas : tels ſont, par exemple,

1°. *Paschal*, qui présente tous les remedes chauds comme absolument nuisibles dans les fievres exanthématiques en général (*a*).

2°. *Pereda*, qui s'éleve contre ceux qui, dans les mêmes maladies, employent des remedes propres à provoquer les sueurs (*b*).

3°. *Willis*, qui veut que, dans la petite-vérole, on n'emploie les remedes chauds, qu'avec beaucoup de précautions; il en résulte, *dit-il*, un mouvement violent du sang & une confusion des humeurs (*c*).

4°. *Sydenham*, qui assure que le régime chaud donne lieu souvent à la phrénésie, excite des sueurs énormes, & rend confluentes des petites-véroles qui auroient été discretes (*d*); il dit encore que, dans la fievre scarlatine, l'usage des cordiaux rend la maladie plus dangereuse.

(*a*) *Paschal*, Meth. cur. lib. ij. cap. x. p. 575.

(*b*) *Pereda*, Schol. in Meth. cur. *Paschalii*, lib. ij. cap. x.

(*c*) *Willis*, Tract. de febr. cap. xv. dans la Collection de ses Œuvres, pag. 171.

(*d*) *Sydenham*, ibid. sect. iij. cap. ij.

5°. *Tauvry*, qui blâme l'uſage des cordiaux dans la petite-vérole & la rougeole, comme propres à empêcher l'éruption (*a*), & qui ajoute que l'uſage du vin & de la décoction de nentilles ou de ſemence de fenouil eſt dangereux, parce qu'il augmente la fermentation des liqueurs (*b*).

6°. *Hecquet*, qui préſente comme une précaution généralement vraie, de ne donner jamais des ſudorifiques dans la petite-vérole, parce que les ſueurs qu'on obtient *par ces violences*, ne ſont autre choſe que le véhicule des parties globuleuſes du ſang qu'on lui enleve (*c*). Il regarde encore les ſudorifiques comme dangereux dans la rougeole, la fievre ſcarlatine, la fievre miliaire & la fievre pétéchiale; ces remedes, *dit-il*, ne ſe rencontrant point avec les vues & les efforts de la nature, doivent échouer, parce qu'ils entreprennent ce qui n'eſt

---

(*a*) *Tauvry*, Prat. des maladies aiguës, tom. 2. pag. 382, 492.

(*b*) Ibid. pag. 377.

(*c*) *Hecquet*, Méd. Chir. & Pharm. des Pauvres, tom. j. pag. 166.

point de son ressort ; c'est donc, *ajoute-t-il*, la premiere regle de n'y employer jamais les sudorifiques, qui mettent tout en feu & en combustion dans le sang (*a*).

7°. *La Mettrie*, qui a observé que l'usage des remedes chauds donne lieu à l'éruption d'un plus grand nombre de pustules dans la petite-vérole, & que ces pustules contiennent une matiere beaucoup plus âcre (*b*) : il assure encore qu'une petite-vérole est suivie quelquefois d'une nouvelle invasion de la même maladie dans le même sujet ; qu'elle est accompagnée alors de symptômes plus dangereux, comme du pourpre, de fluxion de poitrine, de crachement de sang, de délire, &c. & que cette seconde invasion doit souvent son origine & sa violence aux remedes chauds (*c*).

8°. *Gourraigne*, qui, après avoir fait le détail des accidens qui surviennent aux remedes chauds, donnés dans la vue

---

(*a*) Ibid. pag. 164.

(*b*) *La Mettrie*, Traité de la petite-vérole, pag. 57.

(*c*) *La Mettrie*, Observ. de med. prat. obs. vj. pag. 40.

d'accélerer & de faciliter l'éruption de la rougeole & de la petite-vérole, prononce ensuite que ces remedes sont propres à empêcher cette éruption (*a*).

9°. M. *Lieutaud*, qui dit bien positivement que l'usage des cordiaux & des autres remedes irritans, donnés, dans la vue de provoquer l'éruption de la rougeole, donne lieu souvent à la péripneumonie ou à quelque maladie chronique (*b*).

10°. M. *Varnier*, qui assure que lorsque les pustules disparoissent en partie dans la petite-vérole, les cordiaux, le vin même, n'y font rien ; qu'au contraire, la fievre s'allume davantage, & que rien n'avance au dehors (*c*).

11°. M. *Quarin*, qui proscrit les Echauffans dans les fievres miliaire, pétéchiale, éréfipélateuse, scarlatine, & dans la petite-vérole, comme étant plus nuisibles qu'utiles, comme donnant lieu à une augmentation des symptômes,

---

(*a*) *Gourraigne*, Tract. de febr. pag. 423.

(*b*) *Lieutaud*, Synopf. prax. med. t. j. p. 433.

(*c*) Journal de Médecine, Août 1756, p. 142.

au délire, à la phrénésie, enfin comme rendant la maladie plus dangereuse (*a*).

Les sueurs abondantes sont encore un des principaux effets de l'usage des remedes chauds dans les fievres exanthématiques ; mais il est aisé de concevoir combien elles sont dangereuses, & avec quelle attention on doit éviter de les provoquer.

Elles entraînent la dissipation de la partie la plus ténue des fluides ; ceux-ci acquierent un épaississement, une viscosité & une ténacité plus considérables : dépouillés de la sérosité qui servoit à les délayer & à les détremper, ils sont appauvris & desséchés ; ils contractent même une densité inflammatoire. La matiere morbifique ne trouve plus le véhicule qui devroit lui être fourni par cette sérosité, & qui lui étoit nécessaire pour être portée vers les couloirs de la peau. Les solides acquierent en même tems une sécheresse, une roideur, & une tension spasmodique, qui gênent leur action & rendent leurs

---

(*a*) *Quarin*, cap. vj. pag. 81. cap. vij. pag. 88. cap. viij. pag. 95. cap. x. pag. 112. cap. xj. pag. 116.

mouvemens irréguliers. Les forces de la nature, privées de cette partie ténue qui fournit la matiere & le véhicule du fluide nerveux, deviennent foibles & languiſſantes, &, par conſéquent, peu propres à opérer la ſéparation & l'excrétion de la matiere morbifique.

Ces ſueurs produiſent encore un autre effet : en détournant au dehors une portion de la matiere qui devoit contribuer à l'élévation des exanthêmes, elles rendent cette élévation incomplette & inſuffiſante ; d'où il réſulte que les exanthêmes rentrent, diſparoiſſent, ou s'affaiſſent aiſément, & que, dans la petite-vérole, les puſtules ne peuvent parvenir à une ſuppuration parfaite & heureuſe.

Il y a quelques autres circonſtances qui rendent l'uſage des remedes chauds plus dangereux, telles que celles où les malades ſe trouvent déjà fort échauffés par quelque cauſe particuliere, indépendante de la maladie. On a lieu de l'obſerver principalement dans les ſujets qui ſont dans la fleur de leur âge, dans les tempéramens naturellement chauds, ou qui ſe trouvent échauffés accidentellement par quelque cauſe particuliere, comme par

une boisson abondante de liqueurs spiritueuses, ainsi que dans le printems & l'été, & dans les climats chauds.

L'ouverture des cadavres peut servir encore à constater les mauvais effets des remedes chauds dans les fievres exanthématiques. *La Mettrie* assure avoir observé d'autant plus de ravages, dans les cadavres de ceux qui étoient morts de la petite-vérole, que la maladie avoit été traitée par des cordiaux plus vifs; que, dans les uns, il a trouvé du sang extravasé & pourri entre les muscles pectoraux, entre les psoas & les iliaques; dans les autres, les poumons couverts de pustules noires, séches, grillées & raboteuses; dans quelques autres, des taches pourprées & gangréneuses dans les visceres & même dans le cœur; enfin, dans tous les sujets, des inflammations & mille sortes de petits abcès ou dépôts (*a*).

Les remedes chauds sont donc dangereux dans les fievres exanthématiques; aussi ont-ils été généralement proscrits

(*a*) *La Mettrie*, Observ. de Méd. Prat. obs. 6. pag. 34.

par

par plusieurs grands Praticiens, qui, uniquement occupés de seconder la nature dans la guérison des maladies, ont cherché à combattre un préjugé funeste, & ont vu couronner leurs travaux des succès les plus heureux : tels sont, par exemple, *Paschal* (*a*), *Pereda* (*b*), *Willis* (*c*), *Alphanus* (*d*), *Sydenham* (*e*), *Tauvry* (*f*), *Hecquet* (*g*), *La Mettrie* (*h*), *Gourraigne* (*i*), *Van-Swieten* (*k*),

---

(*a*) *Paschal*, Meth. cur. lib. ij. cap. 10. pag. 575.

(*b*) *Pereda*, Schol. in meth. cur. *Paschalii*, lib. ij. cap. 10.

(*c*) *Willis*, ibid. ac suprà, pag. 171.

(*d*) *Alphanus*, de variolis & morbilis, cap. 10.

(*e*) *Sydenham*, ibid. sect. iij. cap. ij. sect. iv. cap. v. sect. vj. cap. ij.

(*f*) *Tauvry*, Prat. des maladies aiguës, tom. ij. pag. 377, 382, 492.

(*g*) *Hecquet*, Méd. Chirurg. & Pharm. des Pauvres, t. j. pag. 164, 166.

(*h*) *La Mettrie*, Traité de la petite-vérole, pag. 57.

(*i*) *Gourraigne*, Tract. de febr. p. 423.

(*k*) *Swieten*, ibid. ac suprà, tom. ij. p. 370, & tom. v. pag. 63, 69, 71, &c.

de Haen (*a*), *M. Lieutaud* (*b*), *M. Tissot* (*c*), *M. Quarin* (*d*), *M. Varnier* (*e*), qui, tous uniquement dirigés par l'observation, se sont élevés contre l'usage des remedes de ce genre.

Les remedes rafraîchissans, ou au moins ceux qui sont généralement compris dans cette classe, peuvent être, au contraire, très-utiles dans ces fievres; ils sont indiqués par le caractere de la maladie, par la nature des symptômes, & par l'état du malade; ils sont en même tems analogues au vœu de la nature.

Ces remedes, en délayant & détrempant la masse du sang, la rendent plus fluide & plus mobile; ils facilitent ainsi l'afflux des humeurs dans toutes les parties du corps, leur entrée dans les petits vaisseaux, &, par conséquent, la séparation de la

---

(*a*) *Haen*, rat. med. part. 2. cap. iij.

(*b*) *Lieutaud*, ibid. tom. j. pag. 433.

(*c*) *Tissot*, avis au Peuple sur sa santé, tom. j. pag. 234.

(*d*) *Quarin*, ibid. cap. 6, 7, 8, 10 & 11. pag. 81, 83, 88, 95, 112 & 116.

(*e*) *Varnier*, Journal de Médec. Août 1756. pag. 142.

matiere morbifique, ſon afflux vers les couloirs de la peau, & ſa réception dans ces mêmes couloirs. Ils fourniſſent en même tems à cette matiere morbifique le véhicule qui lui eſt néceſſaire pour être porté du centre à la circonférence. Enfin ils émouſſent l'activité des molécules âcres qui exiſtent dans la maſſe des fluides, & diminuent ainſi l'irritation qu'elles pourroient porter ſur le tiſſu des ſolides.

Leur action n'eſt ni moins réelle, ni moins utile ſur les ſolides; ils relâchent leur tiſſu, ils calment leur éréthiſme, ils moderent leurs mouvemens, ils rétabliſſent la régularité de leurs oſcillations, ils augmentent leur méabilité, ils les rendent par conſéquent plus propres à opérer l'élaboration & l'atténuation des fluides, la ſéparation de la matiere morbifique & ſon tranſport vers les couloirs de la peau. Ceux-ci participent de l'état général des ſolides, & ſe trouvant, par conſéquent, relâchés, ils ſe prêtent aiſément à l'impulſion de cette matiere morbifique, & la reçoivent dans leur cavité.

Il ne faut pas conclure cependant que les remedes rafraîchiſſans operent par eux-mêmes la ſéparation de la matiere

morbifique, son transport vers les vaisseaux cutanés, & enfin l'éruption. Ils ne font que préparer la matiere, & la disposer à se prêter à l'action de la nature; ils la rendent propre à céder plus aisément aux efforts que fait cette sage mere, & disposent en même tems les solides à seconder celle-ci dans ses opérations. Ils ne sont en un mot que comme l'instrument dont le Praticien se sert pour imiter, seconder & soulager la nature.

Il est inutile d'entrer dans des raisonnemens ultérieurs, pour prouver l'efficacité des remedes de ce genre dans les fievres exanthématiques. Tout ce que j'ai dit jusqu'ici, relativement au caractere & à la marche de ces maladies, suffit pour la démontrer; il suffit encore d'avoir fait voir combien les remedes échauffans peuvent être dangereux, pour prouver qu'on doit avoir recours à des remedes d'un genre différent, & dont les effets soient diamétralement opposés.

I. *Autorités.*

Cette méthode n'est pas nouvelle; les Médecins Arabes en avoient déja connu

l'utilité, & elle a été adoptée enſuite par les plus grands Praticiens. Si je devois faire ici l'énumération de tous ceux qui l'ont proclamée, le détail ſe multiplieroit à l'infini; je me contenterai d'indiquer quelques-uns des Praticiens les plus célebres, qui ont conſeillé l'uſage des Rafraîchiſſans dans les fievres exanthématiques; j'en citerai quelques-uns relativement à chacune des eſpeces de ces fievres.

1. *La Petite-Vérole.*

I. La petite-vérole, comme la plus meurtriere de toutes ces fievres, eſt celle dont on paroît s'être le plus occupé; auſſi les autorités doivent-elles être ici plus multipliées.

Nous trouvons d'abord *Rhazès*, qui, le premier, a conſeillé le régime rafraîchiſſant dans cette maladie: non content de faire rafraîchir l'air de la chambre des malades, il les mettoit à l'uſage du petit-lait, du pourpier, de la mauve, de la bête, de la courge, de la laitue, des ſucs acides de citron, de grenade & de berberis; il oſoit même leur donner de l'eau

à la glace (*a*). Sa méthode, relativement au régime rafraîchissant, a été adoptée dans la suite par plusieurs Praticiens célebres : tels sont,

1°. *Alphanus*, qui proscrit absolument le vin, & conseille l'usage du lait d'amandes douces, le jus des semences de melon, les raisins secs, & la tisane d'orge ou de chicorée (*b*).

2°. *Paschal*, qui conseille un air un peu frais & l'usage des Rafraîchissans, comme des crêmes de riz, du lait d'amandes douces, du suc de grenades, pendant le tems qui précéde l'éruption (*c*).

3°. *Pereda*, qui donnoit ordinairement aux malades du suc de grenade (*d*).

4°. *Sydenham*, qui proclame l'efficacité des Rafraîchissans, qui faisoit faire à ses malades un usage abondant d'une bierre légere, & qui présente cette méthode

---

(*a*) *Rhazès*, de variolis & morbilis, pag. 367 & suiv.

(*b*) *Alphanus*, ibid. cap. 10.

(*c*) *Paschal*, ibid. pag. 575.

(*d*) *Pereda*, ibid. pag. 580.

comme très-propre à diminuer le nombre des pustules, à favoriser leur éruption, & à rendre leur suppuration plus parfaite & plus heureuse (*a*).

5°. *Willis*, qui, pendant l'effervescence des fluides qui accompagne l'éruption, conseille une diete légere & rafraîchissante, &, entre autres, l'orge, l'avoine, la bierre, & autres semblables (*b*).

6°. *Riviere*, qui, dans la petite-vérole, ne donnoit pour toute boisson, qu'une décoction d'orge ou de racine d'ozeille (*c*). L'éruption de la petite-vérole se fait quelquefois, *dit-il*, avec tant d'impétuosité, que si on en arrêtoit la violence en calmant l'effervescence des fluides, elle conduiroit les malades à une mort certaine: dans ce cas principalement, il conseille l'usage des Rafraîchissans (*d*).

7°. *Tauvry*, qui, dès le commencement, mettoit le malade à l'usage d'une

---

(*a*) *Sydenham*, ibid. sect. 3. cap, 2.

(*b*) *Willis*, ibid. pag. 171.

(*c*) *Riviere*, ibid. pag. 345.

(*d*) Ibid. pag. 346.

tisane d'orge & de figues (*a*) : il conseille en même tems l'usage des émulsions & de différens Rafraîchissans, comme propres à modérer l'ardeur du sang, à diminuer son acrimonie, & à réparer la perte de la sérosité (*b*).

8°. *Boerhaave*, qui recommande en général la méthode anti-phlogistique, & en particulier les boissons délayantes, nitreuses, acidules (*c*).

9°. *La Mettrie*, qui regarde le régime Rafraîchissant comme propre à rendre la petite-vérole plus bénigne (*d*), & qui donne, comme un principe certain, que dans cette maladie il est nécessaire de baigner la masse du sang, de la délayer, de lui communiquer, & de lui conserver une certaine fluxilité (*e*).

10°. *Gourraigne*, qui employoit les dé-

(*a*) *Tauvry*, ibid. pag. 377.

(*b*) *Tauvry*, nouvelle Dissertat. sur la petite-vérole, ibid. pag. 492.

(*c*) *Boerhaave*, Aphor. 1389, 1394, 1399.

(*d*) *La Mettrie*, Traité de la petite-vérole, chap. 13.

(*e*) *La Mettrie*, ibid. chap. 15. pag. 135.

layans, les rafraîchiſſans & les tempérans, comme l'eau de riz, l'eau de poulet, les émulſions, &c. lorſque la maladie étoit accompagnée d'une forte chaleur, d'une ſoif conſidérable & d'une fievre violente (*a*).

11°. *Van-Swieten*, qui conſeille le traitement anti-phlogiſtique, lorſque la fievre eſt très-aiguë, la chaleur vive, & les ſymptômes graves & dangereux (*b*).

12°. *De Haen*, qui preſcrit l'uſage intérieur des anti phlogiſtiques, des nitreux, du lait écrêmé ou mêlé avec de l'eau, du petit-lait, des décoctions de plantes émollientes & rafraîchiſſantes, ainſi que celui des lavemens préparés avec des remedes de la même eſpece, & des pédiluves (*c*).

13°. *Boiſſieu*, qui conſeille les décoctions d'orge, les crêmes de riz, d'orge & d'avoine, & les boiſſons aqueuſes abondantes (*d*).

(*a*) *Gourraigne*, ibid. pag. 427, 428 & 429.

(*b*) *Swieten*, ibid. tom. v. pag. 63 & 64.

(*c*) *Haen*, rat. med. part. ij. cap. iij. tom. j. pag. 127 & 128.

(*d*) *Boiſſieu*, Mém. ſur les méth. rafraîchiſſ. & échauff. pag. 217, 224.

14°. M. *Quarin*, qui recommande, dès les commencemens de la maladie, les anti-phlogistiques, le vinaigre, le jus de citron, le nitre, les décoctions d'orge avec l'oxymel, & qui proscrit absolument tout remede irritant (*a*).

15°. M. *Lieutaud*, qui conseille les délayans & les tempérans, le chiendent, la réglisse, la bourrache, l'eau de poulet, les émulsions, la limonade, &c. (*b*).

16°. M. *Tissot*, qui donne à ses malades le lait coupé avec de l'eau, le petit-lait, le lait de beurre, l'orge, les amandes douces, la graine de courge, les nitreux, &c. (*c*).

2. *La Rougeole.*

II. Les Praticiens ont traité la rougeole à peu près comme la petite-vérole ; le régime rafraîchissant, dont ils ont éprouvé les bons effets dans le traitement de celle-ci, leur a également réussi dans celui de la premiere ; aussi l'ont-ils recommandé

(*a*) *Quarin*, ibid. cap. 8. pag. 92 & 95.
(*b*) *Lieutaud*, ibid. tom. j. pag. 437.
(*c*) *Tissot*, ibid. tom. j. pag. 237 & suiv.

dans leurs écrits, comme très-efficace : tels ſont,

1°. *Paſchal*, qui recommande l'uſage des crêmes de riz, du lait d'amandes, du ſuc de grenades, & qui veut qu'on communique à l'air de la chambre du malade, une température un peu fraîche (*a*).

2°. *Pereda*, qui mettoit ſes malades à l'uſage du ſuc de grenades (*b*).

3°. *Alphanus*, qui preſcrit, dans cette maladie, les mêmes remedes que j'ai déjà indiqués ci-deſſus, comme conſeillés par ce Médecin contre la petite-vérole (*c*).

4°. *Sydenham*, qui recommande la même méthode qu'il a déjà conſeillée pour la petite-vérole ; il donnoit à ſes malades une décoction d'orge & d'avoine, une bierre légere, du lait mêlé avec de l'eau ; il ajoute que les malades qui obſervent ce régime, périſſent très-rarement (*d*).

(*a*) *Paſchal*, ibid. lib. ij. cap. 10. pag. 575.

(*b*) *Pereda*, ibid. lib. ij. cap. 10. pag. 580.

(*c*) *Alphanus*, ibid. cap. 10.

(*d*) *Sydenham*, ibid. ſect. iv. cap. v.

5°. *Riviere*, qui, dans la rougeole, ne permettoit à ses malades qu'une décoction d'orge ou de racine d'ozeille (*a*).

6°. *Mead*, qui veut qu'on allie des rafraîchissans avec des lénitifs (*b*).

7°. *Tauvry*, qui, dès le commencement, mettoit en usage une tisane d'orge & de figues (*c*).

8°. *Gourraigne*, qui traitoit la rougeole de même que la petite-vérole, c'est-à-dire, par l'usage des délayans, des rafraîchissans & des tempérans, lorsque la maladie étoit accompagnée de beaucoup de chaleur, de soif & de fievre (*d*).

9°. M. *Lieutaud*, qui regarde les délayans & les humectans comme efficaces (*e*).

10°. M. *Tissot*, qui conseille, pour la rougeole, le même régime que pour la petite-vérole (*f*).

(*a*) *Riviere*, ibid. pag. 345.

(*b*) *Mead*, de variolis & morbilis, liber; cap. 6..... operum pag. 349.

(*c*) *Tauvry*, ibid. chap. xxv. tom. ij. pag. 377.

(*d*) *Gourraigne*, ibid. pag. 434.

(*e*) *Lieutaud*, ibid. tom. j. pag. 433.

(*f*) *Tissot*, ibid. tom. j. pag. 255.

11°. M. *Quarin*, qui n'emploie, dans cette maladie, que les délayans, les décoctions d'orge, de chiendent & de guimauve, l'oxymel, les émulſions, &c. (*a*).

3. *La Fievre Éréſipélateuſe.*

III. Les Praticiens conſeillent encore le même régime dans la fievre éréſipélateuſe.

1°. *Sydenham* ne donnoit à ſes malades que des bouillons faits avec l'avoine ou l'orge, pour toute nourriture, & une bierre légere, pour toute boiſſon ; il y joignoit quelquefois des juleps rafraîchiſſans, & des lavemens faits avec le lait & le ſyrop de violettes (*b*).

2°. *Van-Swieten* aſſure que cette fievre ſe guérit le plus ſouvent par la diete & l'uſage des remedes anti-phlogiſtiques ; il conſeille même les bains de vapeur, comme propres à relâcher le tiſſu de la peau, lorſqu'on craint que la fievre ne ſoit éréſipélateuſe (*c*).

(*a*) *Quarin*, ibid. cap. ix. pag. 103 & 104.

(*b*) *Sydenham*, ibid. ſect. vj. cap. vj.

(*c*) *Swieten*, ibid. tom. ij. pag. 72 & 73.

3°. *De Haen* recommande principalement le traitement anti-phlogistique, lorsque l'éruption qui a suivi la fievre érésipélateuse disparoît, que la matiere morbifique rentre, & qu'elle donne lieu à la phrénésie ou à d'autres accidens graves (*a*).

4°. M. *Quarin* ne conseille, pour toute boisson, que des décoctions acidules, comme la décoction d'orge avec l'oxymel, la décoction d'ozeille, la limonade bue en grande quantité : lorsque la soif & la chaleur sont considérables, il prescrit des anti-phlogistiques, le vinaigre, le nitre, &c. enfin, il proscrit les sudorifiques & le régime échauffant (*b*).

5°. M. *Lorry* prescrit les aqueux, la tisanne de poulet, l'eau de veau, le petit-lait, le nitre à petite dose (*c*).

4. *La Fievre Scarlatine.*

IV. La fievre rouge ou scarlatine est

(*a*) *Haen*, Tract. de febr. divis....... rat. med. tom. iv. pag. 17.

(*b*) *Quarin*, ibid. cap. 10. pag. 111 & 112.

(*c*) *Lorry*, Tract. de morb. cutan. pag. 203.

considérée sous le même point de vue; aussi les Praticiens ont-ils conseillé, pour cette maladie, ainsi que pour les précédentes, le régime rafraîchissant : parmi eux, je citerai,

1°. *Sydenham*, qui assure que dans cette maladie l'usage des cordiaux augmente l'intensité des symptômes, & qui conseille une boisson préparée avec un quart de lait & trois quarts d'eau, lorsque l'éruption est accompagnée de mouvemens convulsifs ou d'une affection comateuse (*a*), ainsi que des émulsions & des juleps rafraîchissans (*b*).

2°. *De Haen*, qui recommande bien précisément de mettre en usage la méthode anti-phlogistique, dès le commencement de la maladie (*c*).

3°. M. *Lieutaud*, qui conseille l'usage abondant des délayans & des tempérans (*d*).

(*a*) *Sydenham*, ibid. sect. vj. cap. ij.

(*b*) *Sydenham*, integri processus in morbis ferè omnibus curandis....... *à la suite de ses Œuvres*, *art.* febris erysipelatosa.

(*c*) *Haen*, ibid. pag. 22.

(*d*) *Lieutaud*, ibid. tom. j. pag. 432.

4°. M. *Quarin*, qui assure que cette maladie se guérit aisément par le seul usage des délayans, & qui, dans le cas d'une chaleur trop vive, conseille le vinaigre, le jus de citron, les décoctions d'orge, l'oxymel ; il proscrit en même tems les remedes échauffans, qu'il regarde comme propres à rendre la maladie plus dangereuse, & même mortelle (*a*).

5 & 6. *Les Fievres Pétéchiale & Miliaire.*

V & VI. M. *Quarin* pense de même, eu égard aux fievres pétéchiale & miliaire. Il regarde l'usage du petit-lait, rendu acide par le mêlange de quelques gouttes d'esprit de vitriol, comme très-utile dans la premiere ; il croit, au contraire, que les irritans & les sudorifiques ne peuvent être que dangereux (*b*). Il blâme la conduite des Médecins, qui prescrivent les Echauffans dans la fievre miliaire, dans la vue de faciliter & d'accélérer

(*a*) *Quarin*, ibid. cap. ij. pag. 116.

(*b*) *Quarin*, ibid. cap. vij. pag. 88.

l'éruption ; il assure que, par cette méthode, on produit une dissipation des parties les plus ténues des fluides, on augmente la densité de ceux qui restent, on rend la fievre plus violente, on communique aux symptômes une nouvelle intensité, on donne lieu au délire, à la phrénésie, &c. (*a*).

II. *Observations.*

L'efficacité de la méthode rafraîchissante, dans les fievres exanthématiques, est donc appuyée sur la raison & l'autorité des Praticiens ; mais elle est encore confirmée par l'observation. Si nous ouvrons les ouvrages des Médecins qui ont écrit sur ces maladies, nous y trouverons un grand nombre d'observations, qui démontrent incontestablement l'utilité des Rafraîchissans, & le danger des remedes chauds : je me bornerai cependant à un petit nombre, relatif à chacune des especes de ces fievres ; j'y joindrai quelques observations, que j'ai eu occasion de faire dans ma pratique.

(*a*) *Quarin*, ibid. cap. vj. pag. 81.

1. *Fievre Scarlatine.*

I. J'ai vu fréquemment la fievre rouge ou scarlatine, qui est assez commune dans la province du Roussillon, où j'ai exercé la médecine pendant quinze ans, mais où elle n'attaque d'ordinaire que les enfans; il est rare que les Médecins y soient appellés, pour traiter cette maladie : on la livre à elle-même, & il y a très-peu d'exemples qu'elle ait eu une issue funeste. J'ai été appellé cependant quelquefois, lorsque la fievre étoit très-vive, & accompagnée de symptômes graves : je n'ai jamais traité cette maladie avec les Echauffans ; je n'ai employé que les délayans & les tempérans, & je n'ai jamais perdu aucun de mes malades : j'ai vu au contraire deux fois les mauvais effets des remedes chauds, administrés dans cette maladie.

Appellé en 1769 pour voir un enfant qui avoit été traité par un Apothicaire, je le trouvai avec une fievre très-vive, accompagnée de délire, de convulsions, & de météorisme dans le bas-ventre ; on appercevoit, sur la peau, des rougeurs

qui paroissoient & disparoissoient tour-à-tour, pour reparoître dans d'autres parties, & y disparoître de nouveau ; le malade étoit à l'usage d'un vin très-violent, dont il prenoit une grosse cuillerée toutes les heures, & l'Apothicaire lui avoit prescrit & préparé une potion faite avec l'eau de canelle, l'eau thériacale, la confection d'alkermès, & le kermès minéral. Je crus que les symptômes graves, dont la fievre étoit accompagnée, étoient plutôt l'effet des remedes, que de la maladie, & que l'éruption n'étoit empêchée que par l'effet de ces mêmes remedes : j'en proscrivis absolument l'usage ; après avoir fait faire une saignée, je mis le malade à une boisson abondante de petit-lait, & à une légere tisane émulsionnée : j'y joignis la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, donnée fréquemment, & à petites doses : ces secours furent efficaces ; huit heures après, l'éruption se fit en entier, & tous les symptômes furent calmés.

Je ne fus pas si heureux deux ans après, c'est-à-dire en 1771, auprès d'un autre enfant, attaqué de la même maladie, &

soigné par un Chirurgien; celui-ci, sous prétexte d'aider & de favoriser l'éruption, qui se faisoit avec peine, avoit prescrit l'usage du vin & des cordiaux; je fus appellé trop tard, le malade étoit sans force malgré tous ces cordiaux, & je ne pus le sauver.

Ces deux dernieres observations se trouvent conformes à celle *de Sydenham*, qui a toujours vu que l'usage des cordiaux, dans la fievre rouge, rendoit la maladie plus grave & plus dangereuse (*a*).

Gourraigne a fait la même observation; il a éprouvé toujours que les remedes chauds étoient très-nuisibles dans la fievre scarlatine, tandis qu'au contraire, il a observé constamment que cette maladie, livrée à elle-même, se terminoit heureusement, lorsqu'on avoit soin de mettre les malades à une diete légere & rafraîchissante, & de les humecter par une boisson abondante d'une décoction d'orge (*b*).

(*a*) *Sydenham*, ibid. sect. vj. cap. ij.

(*b*) *Gourraigne*, ibid. pag. 439.

2. *Fievre Éréſipélateuſe.*

II. J'ai toujours traité les fievres éréſipelateuſes, de la maniere la plus ſimple : je me ſuis contenté de preſcrire des boiſſons délayantes, & ſouvent de l'eau toute ſeule, & j'ai toujours vu ces fievres avoir l'iſſue la plus heureuſe.

Je n'ai vu cette maladie, accompagnée de ſymptômes fâcheux, que deux fois : dans le premier cas, l'éréſipele étoit répandue ſur toutes les extrêmités inférieures ; j'ai déjà rapporté cette obſervation : dans le ſecond, elle occupoit le col & le viſage : dans l'un & l'autre cas, le petit-lait & les émulſions ont rempli tout le traitement avec le plus grand ſuccès.

Cette méthode ſe trouve analogue à celle de *Van-Swieten*, qui aſſure que la diete, & l'uſage des remedes anti-phlogiſtiques, ſuffiſent le plus ſouvent pour la guériſon de cette maladie (*a*) ; elle eſt confirmée encore par l'obſervation de *Sydenham*, qui a vu que le ſeul

(*a*) *Swieten*, ibid. tom. ij. pag. 72.

usage des bouillons faits avec l'avoine & l'orge, & la boisson d'une bierre légere, suffisoient souvent pour calmer la violence de la fievre & des symptômes (*a*).

3. *Fievre Miliaire.*

III. J'ai traité plusieurs fois avec le même succès, la fievre miliaire, survenue aux femmes en couche; rarement je leur ai prescrit autre chose que le régime propre à leur état. Mon épouse a été attaquée de cette maladie au mois de vembre 1776, le cinquieme jour après ses couches; elle a éprouvé en même tems une toux assez vive, & beaucoup d'inquiétudes dans toutes les parties: je me suis contenté de lui faire faire usage du lait d'amandes douces, auquel j'avois joint une petite quantité de semences de pavot blanc: dans tous les cas, j'ai vu cette fievre se terminer heureusement.

Si nous en croyons même *Fuchs*, cette fievre n'est commune en Allemagne, que parce qu'ordinairement on y

(*a*) *Sydenham*, ibid. sect. vj. cap. vj.

fait obſerver un régime très-chaud aux femmes en couche (*a*) : ce qui revient à l'obſervation de *Sydenham*, qui aſſure que cette maladie ne doit ſouvent ſon origine qu'à l'uſage des cordiaux (*b*).

Un ſavant Médecin de nos jours, M. *le Pecq de la Cloture*, qui exerce la Médecine avec diſtinction à Rouen, a éprouvé les plus grands ſuccès du régime ſimplement délayant dans la *miliaire.* Parmi les nombreuſes obſervations qu'il va publier, je me contenterai de citer celles d'un Muſicien & d'un Cabaretier, attaqués de cette maladie : les ſymptômes étoient graves, tels que la fievre aiguë & très-vive, la peau brûlante, l'inſomnie, & d'autres pareils, ou analogues ; l'uſage conſtant du petit-lait, & les bains fréquens, ont preſque ſuffi pour conduire ces malades à une convaleſcence heureuſe (*c*).

(*a*) Acta phyſ. medic. nat. curioſ. vol. 11. obſ. 146.

(*b*) *Sydenham*, Sched. monit. de novæ febris ingreſſu.

(*c*) *Le Pecq de la Cloture*, obſ. ſur les malad.

4 & 5. *Rougeole & Petite-Vérole.*

IV & V. Les observations sont plus multipliées, relativement à la rougeole & à la petite-vérole, ces maladies étant toujours plus dangereuses, & exigeant par conséquent plus d'attention de la part du Praticien.

Je ne les ai jamais traitées avec les remedes chauds, à l'exception de quelques cas, dont il sera question à la fin de cette dissertation : j'ai toujours employé le régime délayant, humectant & adoucissant; j'en ai éprouvé les plus grands succès ; à peine ai-je perdu quelques-uns de mes malades : j'ose même avancer qu'il en est mort tout au plus la cent cinquantieme partie. Souvent je n'ai été que simple spectateur de la nature, & j'ai conduit la maladie jusqu'à sa fin, sans avoir prescrit aucun remede, & toujours avec succès.

épidém. tom. ij. pag. 907 & 908. Ce volume est actuellement sous presse ; mais comme je me trouve chargé de la censure de l'ouvrage, j'ai eu l'occasion de le parcourir avant sa publication.

J'en ai fait une épreuve heureuſe ſur un de mes enfans, âgé de deux ans, qui eut la petite-vérole au mois de Mars 1777; je me contentai de lui faire donner une nourriture très-légere, & je ne lui preſcrivis que de l'eau pour toute boiſſon : l'éruption fut très-heureuſe, la ſuppuration ſe fit aiſément & ſans accident, & la convaleſcence fut courte & heureuſe.

J'ai éprouvé principalement l'efficacité de cette méthode, dans une conſtitution de petite-vérole qui régna à Perpignan en 1765 & 1766, par la facilité que j'eus à faire la comparaiſon des effets du régime délayant & humectant, & du régime échauffant. Par un reſte de préjugé, qui régnoit encore dans ce pays, les parens ſe refuſoient abſolument à donner à leurs enfans d'autres remedes que ceux qu'ils croyoient propres à pouſſer *le venin* vers la peau, c'eſt-à-dire, le vin & les cordiaux. Quelques Médecins n'eurent point la fermeté néceſſaire pour réſiſter aux ſollicitations des parens ; ils donnerent des remedes chauds, & perdirent le tiers de leurs malades : je tins ferme ; je ne donnai conſtamment que

des délayans & des humectans ; & sur environ deux cens malades, je n'en perdis que deux : je crois même que la mort de l'un des deux ne doit être attribuée qu'à l'imprudence de sa mere, qui, dans le moment de la suppuration, le transporta du premier étage au second, malgré le froid qui se faisoit sentir : c'étoit au mois de Décembre.

Les observations rapportées par les Praticiens, confirment l'efficacité de cette méthode, & démontrent avec évidence le danger des remedes chauds dans ces deux maladies.

I. Je rapporterai d'abord l'observation que nous tenons *d'Amatus Lusitanus*, d'un enfant chez lequel la petite-vérole ne fit que paroître, & laissa, dans deux jours, des excoriations sur toute la peau, sans aucune élévation sensible des pustules : *Amatus* mit en usage les seuls Rafraîchissans, au moyen desquels l'éruption reparut, les pustules s'enflerent, s'éleverent, suppurerent, & la maladie eut une issue heureuse (*a*).

(*a*) *Amatus Lusitanus*, curat. medic. cent. 3. curat. 18. pag. 471.

2. *Willis* rapporte deux observations qui paroissent prouver incontestablement l'efficacité des délayans & des tempérans, & le danger des Echauffans dans la petite vérole. Il parle d'abord d'un jeune homme d'environ vingt-ans, qui avoit la petite-vérole, & qui éprouvoit les accidens les plus fâcheux; toutes les fois qu'il prenoit quelque remede chaud, quoique léger, il étoit tourmenté la nuit suivante par des agitations violentes & des insomnies; ces accidens étoient suivis, le matin, d'une hémorragie; il proscrivit ces remedes, & mit le malade à l'usage d'une bierre légere, des amandes, des pommes cuites & préparées avec du sucre & de l'eau de rose; il fit cesser ainsi les accidens, & conduisit le malade à une guérison heureuse & parfaite (*a*). Il rapporte ensuite un second exemple d'un autre jeune homme attaqué aussi de la petite vérole; le malade éprouvoit des hémorragies considérables, qui étoient la suite de l'usage de légers Echauffans; *Willis* employa le même régime que

---

(*a*) *Willis*, ibid. pag. 173.

pour le malade précédent, & il en éprouva le même succès (*a*).

3. J'ai déja rendu compte de la méthode d'*Alphanus*, dans le traitement de la rougeole, & de la petite-vérole : j'ai dit que ce Médecin proscrivoit absolument le vin, & qu'il donnoit à ses malades le lait d'amandes douces, le jus des semences de melon, les raisins secs, & une tisane d'orge ou de chicorée : je dois ajouter ici qu'il assure s'en être bien trouvé, *& benè successit*, ajoute-t-il lui-même (*b*).

4. Le Recueil des observations, publié par *Forestus*, nous en offre un grand nombre, qui prouvent l'efficacité du régime rafraîchissant. 1°. Il y est parlé d'abord de plusieurs petites-véroles traitées avec succès par *Forestus* lui-même, avec une simple décoction de figues & de reglisse dans la bierre : *Leonellus*, y est-il dit, conseille la même décoction dans le lait (*c*). 2°. Ce Médecin rapporte aussi l'ob-

(*a*) Ibid.

(*b*) *Alphanus*, ibid. cap. x.

(*c*) *Forestus*, obs. & curat. med. lib. vj. obs. xlv. tom. j. pag. 247.

ſervation faite ſur un de ſes enfans, chez lequel il favoriſa l'éruption de la rougeole, par l'uſage de la décoction de figues, d'orge & de régliſſe (*a*). 3°. Il parle encore d'une femme, âgée de trente-quatre ans, attaquée d'une rougeole, qui étoit accompagnée de ſymptômes très-graves; il la traitoit enſemble avec *Ericius*: ces deux Praticiens ne donnerent d'abord que des Rafraîchiſſans, & continuerent le même traitement pendant toute la maladie; ils employerent l'eau d'orge, la régliſſe, les quatre ſemences froides, les figues, le ſyrop de grenades, les bourraches & le nénuphar; ils en éprouverent les plus grands ſuccès: ils obſerverent ſurtout, que ces remedes favoriſoient beaucoup l'éruption (*b*) 4°. Nous trouvons enfin, dans le même Recueil, l'hiſtoire de deux épidémies de rougeole & de petite-vérole, qui regnerent à Delft en 1551, en 1562 & 1563: dans la premiere, *Foreſtus* obſerva que l'éruption avoit été facile & heureuſe chez tous ceux qui,

(*a*) *Foreſtus*, ibid. obſerv. xliij. pag. 244.

(*b*) *Foreſtus*, ibid. obſerv. xlvij. pag. 250.

dès le commencement de la maladie, s'étoient servis d'une décoction de figues dans la bierre; qu'au contraire elle n'avoit pu se faire chez ceux qui avoient fait usage du vin de France, & que ceux-ci en étoient tous morts (*a*) : il fit les mêmes observations dans la seconde de ces épidémies; il évita avec soin les remedes chauds; il n'employa que le riz, les amandes, l'orge, la tisane de poulet; il en éprouva de très-bons effets (*b*); il observa en même tems, que tous ceux qui s'en tinrent à une tisane d'orge & de figues, parvinrent à une guérison parfaite, & qu'il n'en réchappa aucun de ceux qui firent usage du vin rouge (*c*).

5. Les écrits de *Sydenham* sont remplis d'observations pareilles : il est inutile d'en faire ici un détail, qui ne pourroit qu'être très-étendu : on les trouvera dans tous les endroits où ce Médecin a traité de la méthode curative de la petite-vérole, & de la rougeole, c'est-à-dire, dans le

---

(*a*) *Forestus*, ibid. obs. xlj. pag. 241.

(*b*) *Forestus*, ibid. obs. xliv. pag. 244.

(*c*) *Forestus*, ibid. obs. xlvj. pag. 248.

chapitre ij. de la ſection iij., dans les chapitres v & vj. de la ſect. iv., & dans les chapitres iij. & iv. de la ſection v.; elles concourent toutes à faire voir les bons effets des Rafraîchiſſans, & le danger qu'entraîne l'uſage des Echauffans dans ces deux maladies.

6. J'ai déjà parlé de la méthode de *Gourraigne*, dans le traitement de la petite-vérole : j'ai dit que lorſque la chaleur étoit forte, la ſoif conſidérable, & la fievre violente, il mettoit ſes malades à l'uſage des délayans, des rafraîchiſſans, & des tempérans; mais je dois ajouter ici que ce Médecin aſſure en même temps, qu'il n'a perdu preſqu'aucun, pour ne pas dire aucun, des malades qu'il a traités ſuivant cette méthode (*a*); il atteſte encore qu'il a toujours obſervé que l'éruption devient plus facile & plus heureuſe, à meſure qu'on diminue l'effervefcence des fluides, & la violence de la fievre (*b*).

7. *La Mettrie* a fait ſouvent les mêmes obſervations; elles ſont ſi multipliées,

(*a*) *Gourraigne*, ibid. pag. 427, 428 & 429.
(*b*) Ibid.

que leur détail deviendroit fastidieux : je me contenterai d'extraire des écrits de ce Médecin, une assertion qui est le résultat de ces mêmes observations, & qui est en même tems bien propre à faire voir l'efficacité de la méthode que j'ai proposée : « Je pourrois, *dit-il*, *en parlant de* » *la petite-vérole*, donner l'histoire de » tous les malades que j'ai traités par des » Rafraîchissemens, & de tous ceux qui » l'ont été par les cordiaux & les sueurs : » on verroit d'un coup-d'œil, laquelle » des deux mérite la préférence, combien » peu il en mourut dans la premiere mé» thode, & combien la seconde méthode » en tue visiblement (*a*).

8. Nous trouvons une assertion à peu près pareille, dans un Mémoire qui contient un résultat général des *observat. météorolog. agronomiq. & physiq.*, faites à Montpellier, & dans les environs, pendant l'année 1775, lu à la Societé Royale des Sciences de cette Ville, par M. *Mourgue*; cet Académicien termine son Mémoire par

(*a*) *La Mettrie*, observ. de med. prat. obs. vj. pag. 40.

une

une hiſtoire ſuccincte des maladies qui ont régné en 1775 ; il parle de la petite-vérole, qu'il dit avoir été très-meurtriere, & dont il attribue les ravages, moins à la malignité de la maladie, qu'au mauvais traitement, c'eſt-à-dire, à la chaleur des appartemens, où l'on tenoit les malades, & aux potions échauffantes qu'on leur donnoit ; ils périſſoient, *dit-il*, dès le ſecond jour de la ſuppuration. Il aſſure, au contraire, que « les ſujets de tout » âge, de toute complexion, auxquels » on n'a donné aucun remede, qui ont » conſtamment été à l'air libre, & qui » n'ont pris que de l'eau, s'en ſont heu- » reuſement tirés, quoiqu'il y eût parmi » eux des petites-véroles confluentes, & » même de mauvaiſe eſpece ». Cette obſervation eſt d'autant plus frappante, que l'Académicien la rapporte comme témoin oculaire, après avoir ſuivi avec aſſiduité plus de cent ſujets attaqués de cette maladie (*a*).

(*a*) Aſſemblée publique de la Société Royale des Sciences de Montpellier, du 2 Mars 1776, pag. 60.

9. *Boissieu* présente le régime échauffant comme très-nuisible, parce qu'il augmente l'inflammation, & qu'il cause la gangrene des pustules; il ajoute que *ces effets pernicieux sont tous les jours démontrés par l'observation* (*a*).

10. J'ajouterai ici une observation de *M. Backer*, qui prouve l'utilité du régime délayant: ce Médecin parle de plusieurs Ouvriers, qui, pendant la fievre de la petite-vérole, avoient travaillé à une pompe, & avoient bu de l'eau en grande abondance, pour éteindre la soif dont ils étoient tourmentés, sans faire usage d'aucune autre espece de boisson, ni de remede; ils éprouverent tous une éruption heureuse & sans accidens (*b*).

11. M. *le Pecq de la Cloture* rapporte une observation qui vient à l'appui des précédentes; elle est relative à une Dame âgée de 40 ans, attaquée d'une petite-vérole confluente: ce Médecin assure

(*a*) *Boissieu*, ibid. pag. 224.

(*b*) *Backer*, an inquiry in to the merits of a method of inoculating the Small-pox, &c. pag. 21, 49.

avoir employé avec ſuccès le petit-lait & la limonade avant l'éruption, les acides & la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, après l'éruption (*a*).

12. Je terminerai ce qui concerne la petite-vérole, par une aſſertion bien poſitive & bien convaincante, d'un fameux Praticien de nos jours, qui exerce la médecine avec diſtinction à Vienne en Autriche; je veux parler de M *Quarin*, Médecin de l'Hôpital de la Miſéricorde de cette Ville. Après avoir expoſé la méthode qu'il emploie dans le traitement de la petite-vérole, & qui conſiſte dans le régime rafraîchiſſant & dans la proſcription abſolue des échauffans, il finit par aſſurer que, dans ſa très-nombreuſe pratique, il n'a perdu, dans l'eſpace de cinq ans, que deux malades de la petite-vérole, & même deux malades dont il n'avoit pas ſuivi exactement la maladie: *in numeroſiſſimâ*, dit il, *quem exerceo praxi, nullum varioloſum per quinque annos perdidi, ſi duas proles excipiam*, &c. (*b*) Cette aſſertion préſente une

(*a*) *Le Pecq de la Cloture*, ibid. pag. 914.

(*b*) *Quarin*, ibid. cap. viij. pag. 100.

présomption bien forte, j'ose dire même, une conviction certaine en faveur du régime rafraîchissant.

6. *Fievre Pétéchiale.*

VI. Les fievres pétéchiales ne doivent pas moins être comprises dans la regle générale que j'ai établie pour les autres fievres exanthématiques, en les considérant sous le point de vue sous lequel j'ai dit que je m'en occuperois dans ce Mémoire. J'ai éprouvé plusieurs fois, dans leur traitement, l'efficacité du régime rafraîchissant, délayant & humectant : je n'en rapporterai que deux exemples.

Le premier est celui de *Jean Mas*, Maître Maçon à Perpignan, qui fut attaqué en 1766, d'une fievre double tierce intermittente ; il eut un accès, dans lequel la fievre fut très-violente, & accompagnée d'une chaleur brûlante, d'une soif très-vive, & de délire ; il parut ensuite des pétéchies sur tout le corps. La saignée, les émulsions & une potion faite avec l'eau de laitue, le camphre, le nitre & la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, furent employés avec succès, & suffirent

pour opérer la guérison. J'ai fait cette observation avec M. *Bonafos*, mon Confrere, qui fut appellé pour voir ce malade avec moi.

Le second exemple est plus frappant & plus concluant ; il présente une observation faite sur plus de huit cents malades. Il regna, dans le printems de l'année 1763, une constitution de fievres malignes dans l'Hôpital Militaire de Perpignan ; il y eut, dans l'espace de deux mois, plus de huit cents malades attaqués de la même maladie ; toutes ces fievres se terminoient par une éruption de pourpre rouge, & cette éruption étoit précédée & accompagnée de symptômes très-graves. Après les remedes généraux, les malades étoient traités par des tempérans, des délayans & des humectans ; les juleps rafraîchissans, les tisanes émulsionnées, les sucs de bourrache & de chicorée, le nitre, le camphre, la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, furent mis en usage, & il ne fut absolument employé aucun remede chaud. Ces remedes eurent beaucoup de succès : sur huit cents malades, il n'en mourut que trente-neuf, chez lesquels l'éruption des pétéchies

n'avoit pu se faire d'une maniere complette. Je trouve même ici une nouvelle preuve contre les remedes chauds : après la mort d'une partie de ceux chez lesquels l'éruption n'avoit pu se faire, on trouva dans leur lit des bouteilles de vin rouge, qui leur avoient été portées par leurs camarades ; d'où je crois pouvoir conclure que le vin qu'ils avoient bu secrétement avoit empêché la libre éruption des pétéchies, tandis que presque tous ceux qui s'en tinrent au régime qui leur avoit été prescrit, éprouverent une éruption facile & complette, suivie d'une heureuse guérison.

Il n'est point de Praticien, un peu employé, qui n'ait eu lieu de faire des observations pareilles ; elles se trouvent multipliées dans les écrits des Maîtres de l'Art. Je me bornerai aux trois suivantes, qui sont d'autant plus frappantes, qu'elles présentent à la fois les bons effets des Rafraîchissans & le danger des Echauffans dans les fievres pétéchiales.

1°. *Sydenham* parle d'une fievre qui regna pendant une constitution de petite-vérole, & qu'il appelle varioleuse, parce qu'elle avoit quelques symptômes communs

avec cette maladie ; elle étoit accompagnée de pétéchies. Dès le commencement, les malades avoient une grande propenſion à la ſueur, ſans qu'il en résultât pour eux aucun ſoulagement, ni aucune diminution dans les ſymptômes. Dès qu'on mettoit en uſage le régime échauffant & les cordiaux, dans la vue d'augmenter le cours des ſueurs, les pétéchies paroiſſoient en plus grand nombre, & les ſymptômes devenoient plus violens : la ſaignée & les rafraîchiſſans furent employés, au contraire, avec les plus grands ſuccès (*a*).

2°. *Trumphius* nous a donné l'hiſtoire d'une fievre pourprée, qui régna à Goſlar en 1737 & 1738 : il dit que beaucoup de malades furent tenus dans des appartemens bien chauds, & firent uſage de remedes fort échauffans ; il ajoute en même tems que quelques-uns des plus robuſtes ſupporterent ce régime, & parvinrent à guériſon ; mais que le plus grand nombre de ceux qui ſuivirent

(*a*) *Sydenham*, ibid. ſect. iij. cap. iij.

cette méthode, en furent les tristes victimes & en moururent (*a*).

3°. Enfin, M. *Gérard* nous a donné la description d'une épidémie qui régna en 1754 à Carrouge en Normandie; la maladie étoit accompagnée d'une éruption de taches rouges dans les uns, de petits boutons blancs dans les autres, & quelquefois des uns & des autres à la fois dans le même sujet. Ce Médecin convient de bonne foi qu'on traita d'abord la maladie par des remedes échauffans, mais qu'on fut obligé de les abandonner, parce qu'on se convainquit, par l'observation, que ces remedes étoient propres à troubler la nature: il indique en même tems les moyens auxquels on eut recours ensuite, & dont on tira le plus d'avantage. Parmi ces remedes, on trouve les délayans, les humectans & les tempérans: tels sont le sel sédatif de Homberg, le petit-lait, & l'eau pannée, chargée de crystal minéral ou de nitre (*b*). Les

(*a*) *Trumphius*, de purpurâ anno 1737 & 1738 Goslariæ grassante, §. 14.

(*b*) Journal de Médecine, Avril 1756, p. 311.

Echauffans produiſoient donc de mauvais effets, & les Rafraîchiſſans furent employés, au contraire, avec ſuccès.

Je ne me ſuis occupé juſqu'ici des Rafraîchiſſans que comme propres à préparer la matiere morbifique, à la rendre plus fluide, & à la diſpoſer à l'excrétion. Je vais les conſidérer actuellement ſous un autre point de vue.

Les miaſmes éthérogenes & nuiſibles, qui doivent fournir la matiere des exanthêmes, exiſtent dans nos fluides, & donnent lieu, par leur préſence ou leur développement, à la fievre & aux accidens qui l'accompagnent (*a*); mais on ſuppoſeroit mal-à-propos qu'ils s'y trouvent en aſſez grande quantité pour produire ſeuls

(*a*) Je n'entends pas décider la queſtion entre ceux qui ont admis un germe inné de ces maladies dans nos fluides, & ceux qui ont prétendu que la génération de ces miaſmes eſt accidentelle, ou qu'elle ne dépend que de la communication d'un corps ſain avec un corps infecté; je ne conſidere ces miaſmes que comme exiſtans dans le corps au moment de la maladie, de quelque maniere qu'ils y ſoient produits, introduits ou développés.

tous les exanthêmes qui paroissent au moment de l'éruption. Mêlés avec la masse des fluides, ils l'infectent, lui communiquent leurs mauvaises qualités, & leur transmettent le même vice dont ils sont impregnés; il se fait réellement une assimilation d'une partie de nos humeurs avec la matiere morbifique; de-là vient qu'un Praticien de ce siecle n'a pas hésité à en faire une comparaison avec un tas de pommes saines, qui sont bientôt gâtées, si on mêle parmi elles une pomme pourrie; de-là vient encore que l'éruption est plus ou moins abondante, eu égard au dégré plus ou moins grand de cette assimilation.

Si la violence des symptômes, & le danger de la maladie, sont proportionnés à la quantité de la matiere morbifique, ils seront aussi en proportion de la conversion plus ou moins considérable de nos humeurs en cette matiere; il ne suffit pas donc de s'occuper des moyens propres à provoquer l'expulsion des miasmes éthérogenes & nuisibles, il faut encore prévenir l'assimilation & la conversion des fluides, en une matiere analogue; mais pour y réussir, il faut connoître quelles

font les causes ou les agens qui peuvent le plus favoriser cette assimilation : la chaleur joue ici un grand rôle ; elle est l'agent le plus actif & le plus universel de la nature, dans la reproduction des êtres, dans la végétation, dans la fermentation, & en général dans tous les procédés où il faut dénaturer une matiere pour l'assimiler à une autre ; c'est-là une vérité dont tout le monde est convaincu : la chaleur est donc propre aussi à favoriser, augmenter & accélérer l'assimilation & la conversion de nos humeurs en matiere morbifique.

L'expérience confirme cette assertion ; elle nous fait voir que l'éruption, sur-tout dans la petite-vérole, est toujours proportionnée au dégré de chaleur interne que le malade a éprouvé ; j'ai toujours vu que, plus la fievre a été vive, & la chaleur considérable, plus l'éruption a été abondante, & qu'au contraire, les malades qui n'ont éprouvé qu'une petite fievre, & une chaleur légere, n'ont eu qu'un très-petit nombre de boutons. De là vient que dans les petites-véroles confluentes, la fievre est toujours très-aiguë, & accompagnée d'une chaleur brûlante, & qu'on voit le

contraire dans les petites-véroles discretes: il n'est aucun Praticien qui n'ait eu lieu de faire cette observation.

C'est aussi ce qui a mérité l'attention des Praticiens. *Sydenham* nous prévient en effet, que les cordiaux, en excitant & forçant la nature, peuvent opérer une conversion de nos substances, en matiere variolique, & rendre confluente une petite-vérole qui n'auroit été que discrete (*a*). J'ai toujours vu que l'éruption étoit beaucoup plus abondante dans ceux qui avoient usé de remedes échauffans, que chez ceux qui avoient observé un régime rafraîchissant : c'est ce qu'a vu aussi *Sydenham*, qui dit avoir toujours observé dans la petite-vérole, que l'usage des remedes chauds donnoit lieu à un plus grand nombre de pustules (*b*); il a fait la même observation dans plusieurs autres

---

(a) *Timendum est nè à cardiacis natura nimis incitata & coacta universam penè corporis substantiam in variolas effundat, ita ut jam confluant illæ, quæ in distinctarum ordine lætiori omine substitissent.* Sydenham, ibid. sect. iij. cap. ij.

(*b*) *Sydenham*, ibid. sect. iij. cap. ij. & sect. iv. cap. vj.

maladies, comme, 1°. dans la peste de Londres, il n'y eut, *dit-il*, que ceux qui userent de remedes chauds, qui eurent des exanthêmes (*a*) ; 2°. dans la fievre miliaire, qu'il croit dépendre souvent de l'usage des cordiaux (*b*) ; 3°. dans cette espece de nouvelle fievre, dont il donna la description dans sa *Schedula Monitoria*, il observa que plus on donnoit de remedes chauds, plus il paroissoit de pétéchies sur la peau (*c*) ; 4°. dans cette espece de fievre qui régna à Londres en 1667, 1668 & 1669, & qui avoit beaucoup de symptômes communs avec la petite-vérole ; il remarqua que plus on donnoit d'Echauffans, & plus on excitoit les sueurs, plus il paroissoit de pétéchies, dont l'éruption étoit accompagnée des symptômes les plus fâcheux (*d*). *Fuchs* a fait la même observation que *Sydenham*, relativement à la fievre miliaire : il a

---

(*a*) *Sydenham*, ibid. sect. ij. cap. ij.

(*b*) *Sydenham*, Schedula monitoria de novæ febris ingressu, *sub fin.*

(*c*) *Sydenham*, ibid.

(*d*) *Sydenham*, sect. iij. cap. iij.

remarqué qu'en Allemagne, celle des femmes en couche dépend ordinairement du régime chaud qu'on leur fait observer (*a*).

Il paroît évident que la chaleur est très-propre à favoriser & à accelérer l'assimilation de nos humeurs, avec la matiere morbifique : on ne sauroit donc éviter avec assez de soin, tout ce qui peut donner lieu à une augmentation de chaleur, soit en portant de nouveaux feux dans nos fluides, soit en opérant le développement de ceux qui y existent déjà : tels sont les remedes échauffans.

Par une raison contraire, les Rafraîchissans ne peuvent qu'être utiles : en diminuant la chaleur, ils sont propres à retarder, & même à empêcher, ou du moins à diminuer cette assimilation. L'observation constate leurs bons effets à cet égard. J'ai toujours traité mes malades par un régime délayant, humectant & tempérant, & je n'ai vû que très-peu de cas

(*a*) *Fuchs*, Dissert. latine sur le pourpre, insérée dans les *Acta phys. med. natur. curios.* vol. ij. observ. cxlvj.

ou l'éruption ait été extrêmement abondante; j'ai obſervé le contraire, lorſque les malades avoient uſé de remedes chauds. *Sydenham* (*a*), & *la Mettrie* (*b*), ont fait la même obſervation; ils ont vu, au moyen du régime rafraîchiſſant, des petites-véroles qui s'annonçoient comme confluentes, devenir diſcretes. Ce dernier aſſure même avoir ſouvent, par ce même régime, fait avorter la petite-vérole, c'eſt-à-dire, l'avoir éteinte ou guérie dans le ſang, de ſorte qu'il n'a paru aucune de ces puſtules, que les accidens réunis annonçoient, & auxquelles il s'attendoit dans peu de jours (*c*). J'ai fait la même obſervation pluſieurs fois; j'ai vu une réunion complette des accidens qui précédent toujours l'éruption, ſans que celle-ci ait paru enſuite; j'ai fait même cette obſervation ſur des ſujets qui n'avoient jamais eu la petite-vérole, & dans un tems

(*a*) *Sydenham*, ibid. ſect. iv. cap. vj.

(*b*) *La Mettrie*, Traité de la petite-vérole, pag. 97.

(*c*) *La Mettrie*, Obſerv. de Méd. Prat. obſ. vj. pag. 39.

où il régnoit une épidémie de cette maladie; ce qui laisse encore moins de doute sur le caractere de la maladie, dont je n'ai observé que les premiers symptômes. Delà viennent peut-être ces fievres varioleuses sans éruption, dont il est fait mention par les Praticiens, & dont je vais parler : je conviens cependant qu'on peut attribuer le défaut d'éruption dans ces fievres, à la dissipation de la matiere morbifique, par les pores de la peau, ainsi que je vais le dire; mais elle peut dépendre aussi de l'une & de l'autre de ces deux causes en même tems.

L'utilité du régime humectant & délayant, est encore démontrée par les effets heureux que produisent les lotions & les fomentations émollientes, & les bains tiedes, dans les fievres exanthématiques, lorsque les solides sont dans un état de sécheresse & d'éréthisme, qui les fait trop résister à l'impulsion des fluides, déterminés vers leurs cavités. On ramollit & on relâche par ce moyen, le tissu de la peau & les parois des vaisseaux cutanés, & on les rend plus propres à recevoir les molécules morbifiques, qui doivent fournir la matiere de l'éruption. Mais l'effet de

de ces bains & de ces lotions, ne ſe borne pas à la ſeule peau ; il s'en échappe des parties très-ténues, qui ſont abſorbées par les vaiſſeaux abſorbans, répandus ſur la ſurface de notre corps : en pénétrant dans la cavité de nos vaiſſeaux, elles contribuent, non-ſeulement à relâcher le tiſſu de leurs parois, & à calmer leur éréthiſme, mais même elles ſe mêlent avec nos fluides, les délayent, les détrempent, & les rendent plus fluxiles.

Les bons effets de ces moyens ne ſont plus douteux aujourd'hui ; auſſi les Praticiens ne balancent-ils pas à y avoir recours.

Rhazès eſt le premier qui en ait reconnu l'utilité ; il range parmi les moyens propres, à accélérer l'éruption de la petite-vérole, les bains de vapeur ; il en vante les effets, par rapport à la molleſſe qu'ils procurent à la ſuperficie du corps : *neque ulla res*, ajoute-t-il, *magis opportuna eſt* (*a*).

Ces ſecours, après avoir été négligés

(*a*) *Rhazès*, ibid. cap. vj. pag. 376.

pendant long-tems, ont été remis en usage, & nous les trouvons recommandés par plusieurs Praticiens de notre siecle.

1°. Par *Boerhaave*, qui conseille de relâcher la peau par des fomentations, dans la petite-vérole (*a*).

2°. Par *la Mettrie*, qui dit bien positivement qu'il ne balance pas à prescrire les bains entiers, lorsque l'éruption est trop tardive (*b*).

3°. Par *Van-Swieten*, qui entre dans des raisonnemens très-étendus, pour faire voir l'utilité des bains & des lotions aqueuses (*c*).

4°. Par *Boissieu*, qui regarde les bains de vapeur, les bains tiédes, les fomentations émollientes, les cataplasmes appliqués sur la surface de la peau, ou sur les pieds, & les pédiluves, comme des secours très-efficaces pour ramollir la peau, faciliter la transpiration, favoriser l'érup-

---

(*a*) *Boerhaave*, Aphor. 1394.

(*b*) *La Mettrie*, obs. de Méd. Prat. obs. vj. pag. 27.

(*c*) *Swieten*, ibid. tom. v. pag. 66.

tion extérieurement, & prévenir celle qui pourroit ſe faire intérieurement (*a*).

5°. Par M. *Lieutaud*, qui trouve que c'eſt avec raiſon qu'on proclame l'efficacité des bains chauds, lorſque l'éruption de la petite-vérole ſe fait avec peine, & qui conſeille, dans le même cas, les pédiluves & les fomentations ſur les cuiſſes (*b*).

L'obſervation démontre encore plus particuliérement l'efficacité de ces ſecours.

Je les ai employés pluſieurs fois avec ſuccès, mais principalement ſur un homme d'environ quarante-cinq ans, accoutumé depuis long-tems à des travaux durs & pénibles, & expoſé habituellement aux ardeurs du ſoleil, & aux injures du tems; ſa peau étoit racornie, & l'éruption de la petite-vérole ne pouvoit abſolument ſe faire; les ſymptômes les plus graves accompagnoient cet état; je le fis mettre pendant demi-heure dans un bain d'eau

---

(*a*) *Boiſſieu*, ibid. pag. 219.

(*b*) *Lieutaud*, ibid. tom. j. pag. 439.

chaude, sans aucun succès; je prescrivis ensuite des lotions aqueuses sur toutes les parties du corps, que je fis pratiquer pendant six heures, avec des éponges imbibées d'eau; après quoi je le fis remettre dans le bain, mais encore sans succès; je fis continuer les mêmes lotions pendant toute la nuit, & je prescrivis le lendemain matin un troisieme bain, à la suite duquel je vis paroître quelques boutons, dont le nombre se multiplia insensiblement; enfin l'éruption se fit en entier.

J'ai éprouvé de nouveau, dans le mois d'Avril 1777, les bons effets des bains, sur une femme de soixante-sept ans, dont la peau étoit si séche & si serrée, que l'éruption de la petite-vérole ne pouvoit se faire: un seul bain m'a suffi pour relâcher le tissu de la peau, & faciliter l'éruption, qui s'est faite très-heureusement.

Les observations pareilles sont assez multipliées; je n'en rapporterai qu'un petit nombre.

1°. L'Histoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris, fait mention d'un malade, chez lequel l'éruption de la petite-vérole, qui paroissoit très-difficile, ne se

fit heureusement qu'à la suite du bain, qui fut conseillé par *Lemery* (*a*).

2°. Cette même histoire contient encore une observation de M. *Martin*, Médecin à Lausanne, qui présente une nouvelle preuve de l'efficacité de ces moyens. Ce Médecin bassinoit la peau du visage, & de tout le corps, avec un linge mollet, trempé dans l'eau tiede, jusqu'à l'entiere éruption des pustules de la petite-vérole; il assure avoir vu les plus grands accidens se calmer bientôt par ce moyen, les pustules paroître de bonne heure, & ne laisser aucune cicatrice remarquable (*b*).

3°. *La Mettrie* rapporte l'observation d'un enfant, chez lequel l'éruption de la petite-vérole ne pouvoit se faire; les symptômes étoient en même tems très-graves, malgré quatre saignées, un régime très-rafraîchissant, des pédiluves fréquens, des fomentations & des lotions émollientes, sur différentes parties du corps; il le fit mettre dans un bain chaud

(*a*) Histoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1711, pag. 29.

(*b*) Ibid. année 1737. pag. 48.

d'eau & de lait : dans une heure les symptômes devinrent moins violens, & une heure après, les pustules commencerent à paroître (*a*).

4°. Feu mon pere, Professeur en Médecine dans l'Université de Perpignan, & *Proto-Medic* de la Province du Roussillon, a éprouvé en 1749, le même succès des bains aqueux sur un enfant, chez lequel l'éruption ne pouvoit se faire. J'ai rapporté cette observation dans la Dissertation latine que j'ai publiée sur la *Révulsion*, à Perpignan, 1770 *in*-8°.

5°. M. *de Sauvages* assure qu'il y a eu en Languedoc plus de vingt exemples d'éruptions heureuses de petites-véroles, à la suite des bains (*b*).

Je ne connois aucune observation qui puisse constater l'efficacité des bains, & des lotions & fomentations émollientes, dans les autres fievres exanthématiques; le silence des Praticiens, à cet égard, donne lieu de croire qu'on ne les a jamais

---

(*a*) *La Mettrie*, Traité de la petite-vérole, pag. 100 & suiv.

(*b*) *Sauvages*, Nosolog. Méth. t. iij. p. 381.

tentés que dans la petite-vérole (*a*). Cependant j'ai employé une fois les bains dans une rougeole, accompagnée de crispation des solides; ils furent suivis d'une éruption parfaite & heureuse. *Van-Swieten* conseille aussi les bains de vapeur dans la fievre éréisipélateuse (*b*).

Ces secours peuvent être encore très-utiles, en faisant dissiper la matiere morbifique par les pores de la peau, sans aucune éruption, ou du moins avec une éruption très-légere. Si cette matiere morbifique, rendue fluxile, & déterminée vers les couloirs de la peau, les trouve libres, méables, & disposés à lui donner passage, elle peut se dissiper aisément par ces mêmes pores.

Si elle se dissipe en entier, il n'y aura aucune éruption, & l'effet en sera cepen-

---

(*a*) Au moment de l'impression de cette Dissertation, je reçois la fin de l'ouvrage de M. *Le Pecq de la Cloture*, dont j'ai déjà parlé, & de la censure duquel je suis chargé; j'y trouve que ce Médecin a employé les bains avec succès dans la fievre miliaire. Voy. pag. 907 & 908.

(*b*) *Swieten*, ibid. tom. ij. pag. 72, 73.

dant le même, c'est-à-dire, l'expulsion des miasmes éthérogenes & nuisibles, sera complette. Delà viennent sans doute ces fievres, qui portent avec elles le caractere de la fievre qui précede la petite-vérole, sans qu'elles soient suivies d'aucune éruption ; telles sont celles que j'ai dit ci-dessus avoir observé plusieurs fois. *Sydenham* en parle d'après sa propre observation, & les appelle *fievres varioleuses* (*a*). Il en est fait aussi mention par *La Mettrie* (*b*), & par *Van-Swieten* (*c*), qui ont eu occasion quelquefois de voir des fievres pareilles ; celui-ci en rapporte un exemple (*d*) ; il ajoute même que plusieurs Médecins célebres, avec lesquels il étoit en correspondance, l'ont assuré avoir observé aussi ces fievres (*e*). *Boerhaave* ne dit pas avoir fait la même observation ;

(*a*) *Sydenham*, ibid. sect. j. cap. ij. & sect. iij. cap. iij.

(*b*) *La Mettrie*, Traité de la petite-vérole, pag. 95.

(*c*) *Swieten*, ibid. tom. v. pag. 62.

(*d*) *Swieten*, ibid. tom. v. pag. 50.

(*e*) *Swieten*, ibid. tom. v. pag. 62.

mais il regarde ces fievres comme très-poſſibles (*a*).

Si la matiere morbifique ne ſe diſſipe qu'en partie, la quantité de ces mêmes miaſmes ſera diminuée conſidérablement, & les exanthêmes ne paroîtront qu'en petit nombre; c'eſt ſans doute pour cette raiſon que dans l'obſervation de *La Mettrie*, que je viens de rapporter, l'éruption qui ſuivit le bain, ne préſenta qu'un très-petit nombre de puſtules.

Ces mêmes ſecours peuvent encore faire diſſiper la matiere morbifique par la voie de la réſolution, après qu'elle a été dépoſée dans les vaiſſeaux cutanés, & que l'éruption des exanthêmes a été faite. Ce ſeroit fort utile dans la petite-vérole, la ſuppuration des puſtules étant fort déſagréable & ſouvent dangereuſe. C'eſt ce que *Van-Swieten* dit avoir obſervé (*b*); il aſſure qu'au moyen des lotions & des fomentations continuelles ſur la peau, il a vu beaucoup de puſtules

---

(*a*) *Boerhaave*, Aphor. 1393.

(*b*) *Swieten*, ibid. tom. v. pag. 62 & 63.

ſe diſſiper par la voie de la réſolution, ſans aucune ſuppuration (*a*). J'ai répété trois fois cette expérience ; elle m'a toujours réuſſi ; j'ai vu conſtamment les puſtules ſe terminer par la réſolution, c'eſt-à-dire, ſe diſſiper ſans aucune ſuppuration. Je l'ai fait une fois ſur une jeune femme de vingt-deux ans ; j'ai appliqué les lotions & les fomentations ſur le viſage, & ne les ai point employées ſur les autres parties du corps ; ces dernieres ont été couvertes de cicatrices, qui ont été la ſuite de la ſuppuration des puſtules dont elles étoient couvertes ; mais il n'y a eu, ſur le viſage, qu'une ſeule puſtule qui ait ſuppuré, & il n'y a reſté qu'une ſeule cicatrice. J'ai vu bien ſenſiblement dans cette occaſion la diminution progreſſive des boutons, à meſure que l'humeur ſe diſſipoit par la voie de la réſolution. J'ai obſervé en même tems que les boutons étoient couverts d'une eſpece de roſée, qui ſuintoit à travers leurs pores ; ce qui ne laiſſe point lieu de douter que

(*o*) *Swieten*, ibid. tom. v. pag. 67.

la matiere varioleuſe ne ſe ſoit diſſipée par la voie d'une tranſpiration légere & comme inſenſible.

On a agité quelquefois la queſtion, s'il étoit poſſible d'avoir la petite-vérole ſans éruption ; cette queſtion paroît décidée par les exemples que je viens de rapporter. La réunion des ſymptômes, qui précédent & accompagnent ordinairement la petite-vérole, a paru ſouvent caractériſer bien poſitivement cette maladie : il n'eſt ſurvenu cependant aucune éruption ; il peut donc y avoir, & il y a réellement des petites-véroles ſans éruption.

S'il eſt poſſible, il eſt auſſi avantageux d'avoir la petite-vérole ſans éruption ; on s'épargne, 1°. le déſagrément & la malpropreté de la ſuppuration, & du deſſéchement des puſtules ; 2°. le danger qui les accompagne ſouvent ; 3°. le danger de leur répercuſſion, & les accidens qui en ſont la ſuite ordinaire ; 4°. la longueur de la maladie ; 5°. les cicatrices que les puſtules laiſſent ſur la peau après leur ſuppuration, & qui défigurent ſouvent le viſage le plus agréable.

L'explication du méchaniſme de ce phénomene, qui paroîtra peut-être ſingulier,

& l'indication des moyens pour y parvenir, dérivent de ce que j'ai déjà dit ci-dessus.

Je m'attends à quelques objections.

On dira sans doute que l'éruption de la petite-vérole, est une crise par laquelle la nature cherche à pousser au dehors du corps la matiere varioleuse, & que si on empêche cette éruption, on retient dans le corps cette même matiere morbifique, qui peut se jetter & se déposer dans quelque viscere; on ajoutera que cela est si vrai, que toutes les fois que l'éruption ne peut pas se faire, ou qu'elle ne se fait qu'imparfaitement, ou bien enfin qu'elle disparoît, il survient des accidens très-graves, qui font craindre pour la vie du malade; on conclura qu'il seroit très-dangereux d'empêcher l'éruption.

Il est aisé de répondre à ces objections, d'après les principes que j'ai établis (*a*).

L'éruption qui caractérise la petite-vérole, est une crise par laquelle la nature cherche à pousser au dehors du corps la matiere varioleuse : c'est une vérité in-

(*a*) Voyez ci-dessus, pag. 121, 122 & suiv.

contestable; mais cette crise ne devient nécessaire, qu'autant qu'il existe dans le corps une suffisante quantité de matiere varioleuse, pour déterminer la nature à l'exciter; il ne peut exister dans le corps une suffisante quantité de matiere varioleuse, qu'autant qu'elle s'est assimilée avec nos humeurs, & qu'elle a infecté la masse du sang. Mais il est possible d'empêcher cette assimilation, & j'en ai indiqué les moyens: en l'empêchant, on rend l'éruption inutile; il ne doit rester alors dans le corps, qu'une très-petite quantité de matiere varioleuse, qui est insuffisante pour produire une éruption, & qui peut se dissiper aisément par la voie de la transpiration; la fievre elle-même, qui est excitée par la nature, suffit pour déterminer son excrétion, par quelqu'un de nos organes excrétoires. Dans ce cas, il ne sauroit y avoir d'éruption, & la maladie ne peut point en devenir plus dangereuse; on aura empêché la génération de la matiere, qui doit servir comme d'aliment à l'éruption; par conséquent cette éruption n'est plus nécessaire pour remplir les vues de la nature.

Il faut convenir cependant, qu'en sui-

vant cette méthode, on ne réussira pas toujours à empêcher totalement l'éruption. Il est des cas où il n'est pas possible de prévenir en entier l'assimilation d'une certaine quantité de matiere varioleuse, avec une petite partie de nos humeurs; mais cette assimilation n'est pas alors bien considérable. Il est encore des cas où la petite quantité de matiere varioleuse, dont on a empêché l'assimilation avec nos humeurs, mise en mouvement par la fievre, & déposée dans les vaisseaux cutanés, est trop épaisse & trop visqueuse, pour s'échapper sous la forme de la transpiration, & se fait jour à travers les pores de la peau, sous la forme d'une éruption sensible. Mais dans l'un & l'autre cas, l'éruption ne pourra jamais être considérable, & les pustules seront en très-petit nombre, & très-éloignées les unes des autres, comme je l'ai observé très-souvent, ainsi que je l'ai dit ci-dessus.

Les remedes rafraîchissans peuvent donc être utiles dans les fievres exanthématiques de plusieurs manieres différentes; 1°. en préparant la matiere morbifique & la disposant à l'excrétion; 2°. en favorisant & facilitant l'éruption; 3°. en

diminuant l'aſſimilation de nos humeurs avec cette matiere morbifique ; 4°. en procurant la réſolution de cette même matiere, c'eſt-à-dire, ſa diſſipation par les pores de la peau.

Il eſt aiſé, d'après tout ce qui a été dit juſqu'ici, de ſe décider ſur l'uſage qu'il faut faire, dans les fievres exanthématiques, des remedes chauds, & de ceux qu'on comprend dans la claſſe des Rafraîchiſſans, comme des délayans, des humectans, des émolliens & des tempérans.

J'ai prouvé que les premiers ſont contraires au vœu de la nature, au caractere de la maladie & à l'eſpece des ſymptômes ; que leur uſage eſt propre à troubler les opérations de la nature, à empêcher l'éruption qui fait le principal caractere de ces fievres, ou au moins à la rendre difficile & incomplette ; à retenir dans la maſſe du ſang une partie de la matiere morbifique ; à augmenter la violence des ſymptômes ; enfin, qu'il eſt preſque toujours ſuivi du plus grand danger.

J'ai fait voir, au contraire, que les derniers ſont très-propres à préparer la matiere morbifique, à la délayer, à la

rendre fluxile, à la disposer ainsi à la séparation & à l'excrétion, à relâcher en même tems les solides trop tendus, à calmer leur éréthisme, à ramener leurs mouvemens à des oscillations régulieres, à rendre les cavités des vaisseaux plus méables, & que par conséquent leur usage étoit suivi ordinairement de l'entiere expulsion de la matiere morbifique, soit par la voie d'une éruption facile & parfaite, soit par celle de la transpiration, ainsi que d'une diminution dans les symptômes & d'une issue heureuse de la maladie.

Mes preuves ont été fondées sur la raison, déduites des loix de la nature & de la coction, appuyées sur l'autorité des Praticiens, & confirmées par l'observation.

Le Praticien ne doit employer cependant ces remedes qu'avec ménagement; il ne doit jamais oublier que dans les fievres exanthématiques la nature excite, dans les fluides, une espece de bouillonnement, qui est nécessaire & même indispensable pour la dépuration des humeurs, pour la séparation de la matiere morbifique, & pour la propulsion vers les couloirs de la peau; il doit donc éviter d'arrêter ce bouillonnement par un régime

trop rafraîchiſſant ; il empêcheroit l'effet des opérations de la nature, & ſa pratique deviendroit alors très-dangereuſe : il doit, au contraire, prendre un terme moyen, & ne s'occuper, pour ainſi dire, que des moyens de détremper les fluides, de les rendre plus fluxiles, de relâcher les ſolides, & de diminuer leur éréthiſme. Les remedes ſimplement humectans & délayans ſuffiront ſouvent pour remplir l'objet qu'il doit avoir en vue.

Il en eſt des principes que j'ai établis, comme de tous les principes généraux, qui ſouffrent quelque exception. Il eſt des cas où les regles générales, que j'ai preſcrites, ne ſauroient trouver leur application, où le Praticien doit, au contraire, s'en écarter, & où des circonſtances particulieres exigent indiſpenſablement l'emploi des remedes échauffans dans les fievres exanthématiques. C'eſt ce qu'il me reſte à développer.

L'éruption, qui fait le principal caractere des fievres exanthématiques, ne peut avoir lieu qu'autant que les forces du malade peuvent ſeconder l'action de la nature ; c'eſt une vérité qui dérive des principes que j'ai établis. Le Praticien ne

peut concourir, par conséquent, aux mouvemens de la nature, qu'autant qu'il soutient les forces vitales dans un dégré suffisant. Il doit donc s'attacher à connoître le vrai état des forces du malade, les soutenir, si elles sont suffisantes, les réprimer & les modérer, si elles sont trop fortes, & les exciter & les animer, si elles sont languissantes.

Les deux premiers cas sont ceux auxquels doivent être appliqués les préceptes dont j'ai déjà tracé le tableau, & dans lesquels les remedes humectans, délayans & tempérans doivent être préférés aux remedes échauffans.

Mais il n'en est pas de même lorsque les forces sont réellement déprimées & languissantes, incapables, par conséquent, de soutenir une action assez forte dans les solides, & cette espece de bouillonnement, qui est nécessaire dans les fluides, pour que leur dépuration & la séparation de la matiere morbifique puissent se faire, & pour que cette matiere puisse être poussée vers les couloirs de la peau, pour y produire l'éruption. C'est là le seul cas où les remedes échauffans puissent convenir : ils sont même alors nécessaires.

Les ſignes les plus propres à indiquer cet état, conſiſtent dans la foibleſſe, la petiteſſe & l'inégalité du pouls, ſur-tout ſi en même tems le malade éprouve des foibleſſes fréquentes, un affaiſſement général dans tout le corps, & un malaiſe univerſel; ſi on obſerve des ſymptômes qui annoncent le relâchement des ſolides, & principalement la pâleur du viſage, ſur-tout celle des levres; ſi l'urine eſt pâle, crue & ſéreuſe, & la chaleur légere; ſi l'éruption ne peut ſe faire, ou ſi l'élévation des exanthêmes eſt inſuffiſante; ſi ces exanthêmes, quoiqu'élevés, ſont pâles ou s'affaiſſent, diſparoiſſent & rentrent, ou bien ne ſe rempliſſent pas de la matiere de la ſuppuration, ou ſi cette ſuppuration ne peut ſe faire, ce qui ne peut avoir lieu que dans la petite-vérole; enfin, ſi le viſage, au lieu de s'enfler, de s'enflammer, même dans les intervalles des exanthêmes, s'affaiſſe tout-à-coup, ou bien devient flaſque, pâle, d'un blanc pâle, d'une couleur livide. Dans ce cas, on doit regarder les forces du malade comme inſuffiſantes, & on ne peut ſe diſpenſer d'avoir recours aux remedes chauds, aux

cordiaux, dont on doit proportionner la dose & l'énergie à la plus ou moins grande prostration des forces.

Il faut cependant ici l'œil d'un Praticien éclairé pour distinguer la simple oppression des forces, de leur vraie prostration ou exsolution.

On apperçoit souvent, dans le commencement des fievres malignes, un état qui ressemble assez à la vraie prostration des forces, où le pouls est petit, foible, concentré & inégal, l'affaissement général dans tout le corps, les urines pâles, quoique cependant le malade conserve toutes ses forces. Cet état ne dépend que de la violence de la cause morbifique, qui opprime & gêne les mouvemens des solides & des fluides : ce n'est alors qu'une foiblesse apparente ; la nature est seulement opprimée, & son oppression augmenteroit par l'usage des cordiaux. Cela est si vrai, que, dans ce cas, après la premiere ou la seconde saignée, le pouls devient souvent élevé, plein & égal, les urines rouges, & le malade paroît avoir acquis de nouvelles forces. Le même état peut se trouver dans les fievres exanthématiques, sur-tout lorsqu'elles portent

avec elles un caractere de malignité. Il eſt donc eſſentiel de diſtinguer ces deux états.

La vraie proſtration des forces eſt très-rare dans les commencemens des maladies, & ne ſurvient ordinairement que dans leur cours, & même après un tems aſſez long, à moins que des cauſes particulieres y aient donné lieu. Elle ne peut exiſter dans les commencemens, que dans les ſujets déjà affoiblis par quelque cauſe qui ait appauvri la maſſe des fluides, diſſipé la matiere du fluide nerveux, & détruit ou beaucoup diminué la force contractile des ſolides : telles ſont une diete longue & ſévere, des évacuations abondantes, des veilles longues & fréquentes, des exercices violens, une maladie précédente, la foibleſſe habituelle du ſujet, &c.

Il ne ſuffit pas encore que l'éruption ne puiſſe ſe faire, ou qu'elle ne ſe faſſe que difficilement, ou bien que les exanthêmes ne puiſſent s'élever, ou qu'ils diſparoiſſent, pour ſe déterminer à faire uſage des cordiaux. J'ai déjà prouvé que ces accidens peuvent ſurvenir indépendamment de la proſtration des forces, &

dépendre de ce que la coction n'est pas parfaite, & que la matiere morbifique ne peut pas se séparer entiérement de la masse des humeurs, ou de ce que cette matiere morbifique est trop épaisse & trop grossiere pour pouvoir pénétrer dans les vaisseaux cutanés, ou de ce que ces vaisseaux sont trop resserrés pour la recevoir, ou de ce que le mouvement du sang est trop violent & ne donne pas à la matiere morbifique le tems de pénétrer dans ces vaisseaux, ni dans ceux où doit se faire la séparation, ou bien, enfin, du spasme & de l'éréthisme des solides. Cet état ne doit point être confondu avec celui où l'éruption est arrêtée, ou empêchée, ou rendue imparfaite par la prostration des forces. Dans ce cas, les cordiaux seroient très-dangereux; les délayans & les humectans sont indiqués, au contraire, & souvent la saignée est pratiquée alors avec succès: des observations nombreuses, qu'on trouve dans les écrits de tous les Praticiens, en constatent les bons effets. Les cordiaux deviennent, au contraire, utiles & même nécessaires, lorsque ces mêmes accidens sont précédés ou accompagnés de symptômes

propres à indiquer, avec évidence, la vraie exſolution des forces.

C'eſt dans ce dernier cas ſeulement que les cordiaux ſont conſeillés par les Praticiens. Je ne parle pas de ceux qui, entraînés par une prévention aveugle en faveur de leur méthode ou de leur ſyſtême, ne voient les maladies que dans un point de vue conforme à leurs idées: tels, par exemple, que *Sydenham* & *Morton*; le premier, partiſan outré des Rafraîchiſſans, n'a jamais vu que ſpaſme & effervefcence dans les fievres exanthématiques, & n'a rapporté que des cas qui portent avec eux le caractere d'une inflammation violente; le ſecond, trop prévenu pour les remedes chauds & incendiaires, n'a conſidéré ces maladies que comme accompagnées de proſtration des forces. Je ne veux m'appuyer que de l'autorité de ces Praticiens, qui, à des lumieres profondes & à un ſage diſcernement, ſavent joindre un jugement impartial & dégagé de toute prévention: tels ſont, par exemple, *Alphanus* (*a*),

(*a*) *Alphanus*, ibid. cap. 10.

Tauvry (*a*), *Gourraigne* (*b*), *La Mettrie* (*c*), *de Haen* (*d*), *Van-Swieten* (*e*), *Boissieu* (*f*), *Lieutaud* (*g*), *M. Quarin* (*h*), &c. qui tous ne conseillent l'usage des cordiaux dans les fievres exanthématiques, que dans le cas que je viens de décrire (*i*).

L'observation confirme l'utilité de cette méthode ; on trouve quelques cas pareils dans les écrits des Praticiens, mais ils sont en petit nombre ; ils arrivent, en

---

(*a*) *Tauvry*, ibid. pag. 379.

(*b*) *Gourraigne*, ibid. pag. 427, 428, 429.

(*c*) *La Mettrie*, Traité de la petite-vérole, pag. 60.

(*d*) *Haen*, ibid. part. ij. cap. iij. tom. j. pag. 130.

(*e*) *Swieten*, ibid. tom. v. pag. 63 & 64.

(*f*) *Boissieu*, ibid. pag. 220.

(*g*) *Lieutaud*, ibid. tom. j. pag. 433 & 438.

(*h*) *Quarin*, ibid. cap. vj & viij. pag. 81, 95 & 97.

(*i*) Si nous nous en rapportons au témoignage de *Van-Swieten*, *Boerhaave*, qui, dans ses Aphorismes, n'avoit conseillé que le régime rafraîchissant, faisoit dans ses leçons une exception pour le cas de prostration des forces, & recommandoit alors l'usage des cordiaux.

effet, très-rarement : je n'ai eu occaſion de voir une vraie proſtration des forces, dans le moment de l'éruption des fievres exanthématiques, que trois ou quatre fois.

Il ne me reſte plus actuellement qu'à déduire les conſéquences qui dérivent néceſſairement des principes que j'ai établis, & des preuves ſur leſquelles je les ai appuyés. Je vais les préſenter dans les trois Corollaires ſuivans ; elles renfermeront la ſolution de la Queſtion propoſée.

Corollaire premier.

Lorſque, dans les fievres exanthématiques, la fievre n'eſt pas vive, que la chaleur eſt légere, que les ſymptômes ne ſont pas graves, que les vaiſſeaux ne ne ſont pas dans un état de tenſion, qui les empêche de donner un libre paſſage aux fluides, & qu'en même tems le malade conſerve toutes ſes forces, la nature ſe ſuffit à elle-même ; le Praticien ne doit en être que le ſpectateur, & ſe borner à écarter tout ce qui pourroit troubler ſes opérations. Tout remede devient inutile ; un régime tempéré ſuffit ; l'inaction du Praticien eſt plus efficace que les

remedes les plus doux & les plus bénins. Les Rafraîchissans diminueroient l'ébullition excitée par la nature, & elle deviendroit insuffisante; les Echauffans la rendroient trop forte & trop violente : il est prudent de s'abstenir des uns & des autres.

Corollaire second.

Lorsqu'au contraire la fievre est très-aiguë, le pouls dur & tendu, la chaleur vive, la peau seche, la langue aride, les symptômes graves & dangereux, les forces vitales excessives ou très-fortes, les remedes compris dans la classe des Rafraîchissans, c'est-à-dire, les tempérans, les émolliens, les humectans & les délayans sont les seuls dont l'usage puisse être permis, & produire d'heureux effets : les remedes chauds deviendroient alors dangereux.

Corollaire troisieme.

Lorsque les forces vitales sont insuffisantes pour soutenir l'ébullition ou bouillonnement, excité dans les fluides, & nécessaire pour la séparation de la matiere

morbifique, & sa propulsion vers les couloirs de la peau, &, par conséquent, pour seconder la nature dans ses opérations, c'est-à-dire, dans le cas de prostration des forces; les remedes rafraîchissans augmenteroient la foiblesse du principe vital & des organes qui doivent le seconder; ils seroient, par conséquent, dangereux: les seuls cordiaux deviennent alors nécessaires & indispensables, & c'est le seul cas où ils puissent convenir.

FIN.

TABLE

Des principaux objets traités dans cette Dissertation.

Fin de la Table.

